

ॐ



LE LOTUS

REVUE

DES

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY

RELIGION : DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.
PHILOSOPHIE ET COSMOSOPHIE : ORIENTALES.
SCIENCES : SUPRA-SENSIBLES : YOGUISME, HYPNOTISME, FAKIRISME
THÉRAPEUTISME FLUIDIQUE.
ESTHÉTIQUE : DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.
ARCHÉOLOGIE : DES RELIGIONS. **LITTÉRATURE** : ASTRALE.
INDUSTRIE : DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.
HYGIÈNE : RÉFORME ALIMENTAIRE, CRÉMATION.

SOMMAIRE DU N° 5 (JUILLET-AOUT 1887) :

Soubba Rao : Le Brahmanisme et les sept principes de l'homme. — H. P. Blavatsky : Appendice. — Papis : Franc-Maçons et Théosophes. — Ch. Barlet : L'Initiation. — X : Le désir de vivre est-il de l'égoïsme? — Damodar K. Mavalankar : Contemplation. — Abbé de Villars : Le comte de Gabalis. — Amaravella : Grimaces (poésie). — Pensées. — Faits et nouvelles. — Revue des journaux et périodiques. — Revue des publications nouvelles. — Petit bulletin théosophique.

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

RIX DU NUMÉRO : 1 FR. 25

PAGE A LIRE

LE LOTUS paraît mensuellement, avec 64 pages de texte serré et des suppléments imprévus.

ABONNEMENTS PAR AN

France	12 fr.
Etranger (Belgique, Suisse, Italie, etc.)	15 fr.
Great-Britain, U. K. : 12 sh. — Deutschland : 13 m. — America : D. 3.	

Les abonnements se paient d'avance à M. Carré, 112, boulevard Saint-Germain, Paris, et partent de mars et de septembre de chaque année.

Vente au numéro : Chez M. Carré et dans les principales librairies. Prix : 1 fr. 25.

Rédaction : Tout ce qui concerne la *Rédaction* doit être adressé à M. F. K. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

Programme. — Nous ne développerons pas notre programme, nous contentant pour le moment d'en tracer les grandes lignes au fronton de notre pagode, afin de laisser le plus de latitude possible à nos collaborateurs. D'ailleurs un programme théosophique est comme la pensée et le cœur de ceux à qui il fait appel : vaste et profond.

Manuscrits : Les manuscrits qui ne seraient pas insérés, seront renvoyés aux auteurs, simplement à leurs risques.

Signes abrégatifs : S. T. signifie *Société Théosophique*. — N. de la D. signifie *Note de la Direction*. — N. du T. signifie *Note du Traducteur*. Lorsque ces indications ne sont pas marquées, c'est que la note est de l'auteur de l'article. — M. S. T. veut dire *Membre de la Société Théosophique*; en anglais, F. T. S. (Fellow Theosophical Society) veut dire la même chose.

Responsabilités : L'esprit de notre Revue étant aussi large que cela se peut dans une capitale civilisée, nous prions le lecteur de considérer l'ensemble de notre œuvre, sans s'arrêter aux détails qui pourraient le choquer. Cependant, il est bien entendu que chaque auteur est seul responsable de ses articles et que la Société Théosophique n'endosse rien autre chose que les documents officiels qu'elle publiera.

Prix des Livres : Comme il est presque toujours inutile de citer les ouvrages de référence, si l'intéressé n'en connaît pas le prix, nous le marquerons en chiffres connus, lorsque nous le saurons : (Avis aux éditeurs et auteurs.)

Translittération et prononciation du sanscrit : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) écrits en italiques, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *devakhan* se prononce devak'hane (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas d'e muet; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'h est aspiré, comme dans « une hache » (ainsi, *rh* n'a pas le son *f* de *philtre*, mais celui de « il frappe haut »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *tch*, dans *sh* et *ch*; exemple, *Shiva*, prononcez Chiva; *chêla* prononcez tchéla. Le ç, qui sera évité, se prononce aussi *ch*: exemple, *Çica*, prononcez Chiva; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *tch*: exemple, *cêla*, prononcez tchéla. J se prononce *dj*: exemple, *jîva*, prononcez djîva. Le g est toujours dur: ainsi *gîta* se prononce guita; gn se prononce comme dans « agneau » et il s'écrit le plus souvent ñ ou simplement n. S est sifflante. X équivaut à *hsh*: exemple, *xattriya*, prononcez kchatrilla. U se prononce toujours *ou*: exemple *guru*, prononcez gourou. Ai, ay et Æ se prononcent *ai* (aille). Au et AO se prononcent *aou*: exemple, *Gautama*, prononcez gaoutama. EE se prononcent *i*: exemple *geeta*, prononcez ghita. — Les autres signes se prononcent à la française.

Avec ces quelques règles on ne risquera pas de faire de grosses erreurs : l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots en caractères ordinaires (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi dotée de mots nouveaux.

PAGE A LIRE

AVIS DIVERS

Nous prions les personnes sympathiques à notre œuvre, qui disposent de moyens de publicité, de vouloir bien nous annoncer. A ce sujet, le Lotus remercie tous ses confrères de la presse qui ont été si obligeants et si élogieux pour ses premiers numéros.

Livres : Il sera sérieusement rendu compte ou fait mention de tout ouvrage intéressant notre programme, dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Abonnement gratuit au Lotus. — Désormais, tout nouveau membre de la Branche de la S. T., qui s'organise présentement à Paris, aura droit à un abonnement d'un an au Lotus, à partir du moment où il paiera son droit d'entrée.

Commentaires de Lumière sur le Sentier. — Nous avons annoncé, sur la première page de cette brochure, que nous publierions les commentaires de Srinevas Rao, dans le numéro 3 du Lotus; l'abondance des matières nous oblige à différer cette publication.

Changement dans la date d'apparition. — Ayant reconnu qu'il y avait plusieurs inconvénients à faire paraître le Lotus à la fin du mois, nous le feront paraître désormais au commencement. Ce numéro porte la date Juillet-Août. Il est inutile de faire remarquer que les abonnements comportent toujours leurs douze numéros. Celui de Septembre complétera ceux que nous nous sommes engagé à envoyer aux anciens abonnés de la Revue des Hautes-Études.

Errata. — Dans le dernier numéro, page 194, avant-dernière ligne, écrire « s'accordent », au lieu de « s'accordant ».

Nous prions les personnes qui désirent la réussite de notre œuvre, de vouloir bien faire parvenir à l'administration du Lotus, des adresses sérieuses où nous pourrions envoyer comme spécimens d'anciens numéros.

LE LOTUS. — JUILLET-AOÛT 1887.

LIVRES REÇUS AU LOTUS

— L'Idée de Dieu dans l'Histoire de l'Humanité, par Ad. Franck de l'Institut; — chez Dentu; prix: 25 centimes.

— Application de l'aimant au traitement des maladies, avec 11 figures dans le texte, par le professeur H. Durville: Prix 1 franc; à la *Librairie du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

— Guérison certaine du choléra en quelques heures, même dans les cas désespérés, ainsi que des fièvres graves, des congestions, de l'apoplexie et de la rage: prix: 0 fr. 20; *id.*

— *La Vie et la Mort*, par J. Rameau; prix 3 fr. 50, à la Nouvelle librairie parisienne.

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR, 112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN PARIS

VIENT DE PARAÎTRE

L'OCCULTISME CONTEMPORAIN

PAR PAPUS

Brochure de 48 pages, prix. 1 fr.

VIENT DE PARAÎTRE

LUMIÈRE SUR LE SENTIER

TRAITÉ POUR L'USAGE PERSONNEL
DE CEUX QUI NE CONNAISSANT PAS LA SAGESSE ORIENTALE
DÉSIRENT EN RECEVOIR L'INFLUENCE

Transcrit par M. C.,

Membre de la Société théosophique.

Cet ouvrage étonnant, appelé à remplacer *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui a joui d'une vogue si peu méritée, sera commenté dans les premiers numéros du *Lotus* par notre frère hindou Srinevas Rao.

Prix: broché. 1 fr. 25

— relié élégamment comme livre de poche 3 fr. 50

LE MONDE OCCULTE

HYPNOTISME TRANSCENDANT EN ORIENT

Par A.-P. SINNETT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE ÉCLECTIQUE DE ZILMA

Traduit de l'anglais par M. F.-K. GABORIAU

1 volume in-18 de 368 pages 3 fr. 50

LE LOTUS

सत्यात् नास्ति परो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

LE BRAHMANISME

ET LES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME (1)

Il est actuellement fort difficile de dire ce qu'était au juste l'ancienne doctrine aryenne. Si l'on cherche à s'en rendre compte par l'analyse et la comparaison de tous les systèmes ésotériques qui ont prévalu dans l'Inde, on ne tardera pas à s'égarer dans un dédale d'obscurités et de doutes. Toute comparaison entre nos vraies doctrines brahmaniques et les doctrines ésotériques du Tibet sera impossible tant que l'on ne connaîtra pas sûrement les enseignements de la « doctrine aryenne », tant que l'on n'embrassera pas tout entier l'immense horizon de cette antique philosophie. Le *sāṅkhya* de Kapila, la philosophie *yoga* de Patandjali, les systèmes divers de la philosophie *saktaya*, les nombreux *agamas* et *tantras* en sont autant de rameaux. Mais il y a en réalité une doctrine qui sert de base à ces systèmes, dont elle suffit à expliquer les secrets et à accorder les enseignements. Elle existait sans doute longtemps avant la compilation des Védas, et nos anciens Rishis y avaient recours pour l'étude des Ecritures hindoues. On l'attribue à un mystérieux personnage appelé Maha (2).

Pour quiconque n'a aucune connaissance de *cette doctrine*, les

(1) En lisant cet article, il ne faut pas oublier qu'il est écrit par un brahmane indien ; sans cela on risquerait d'être induit en confusion. (F. K. G.)

(2) C'est là précisément le titre du chef actuel de la Fraternité ésotérique de l'Himalaya. (H. Blavatsky.)

Oupanishads et certaines parties des Vêdas, celles qui ne sont pas spécialement consacrées aux cérémonies publiques, sont à peine intelligibles. Le sens même des grandes cérémonies ne peut être parfaitement saisi qu'à la clarté de cette doctrine... (1) Il se peut que les Vêdas aient été compilés principalement pour l'usage des prêtres qui assistaient aux cérémonies publiques, mais on y rencontre quelques-unes des conclusions capitales de notre doctrine secrète. Je tiens de personnes compétentes que les Vêdas ont deux sens bien distincts, l'un exprimé par les mots pris à la lettre, l'autre indiqué par le mètre et le *swara* (intonation), qui en sont comme la vie.... Les érudits, pandits et philologues, prétendent naturellement que le *swara* n'a rien à faire avec les doctrines philosophiques de l'ancien ésotérisme : cela n'empêche pas qu'il existe entre le *swara* et la lumière un rapport mystérieux et profondément occulte (2).

Il est extrêmement difficile de dire si les Tibétains ont emprunté leurs doctrines aux Rishis de l'Inde antique, ou bien si les anciens brahmanes ont appris leur science occulte des adeptes du Tibet, ou encore si les adeptes des deux contrées ont professé à l'origine la même doctrine, venue d'une source commune (3). Si vous alliez au *Sramana Balagula* questionner quelques-uns des pandits djains au sujet des auteurs des Vêdas et des origines de la doctrine ésotérique brahmanique, ils vous diraient probablement que les Vêdas ont été composés par les *Rākshasas* ou les *Daityas* (4), et que les brahmanes doivent à ceux-ci leur secrète science (5). Ces assertions signifient-elles que les Vêdas et la doctrine ésotérique brahmanique ont pris naissance dans l'Atlantis disparue, ce continent qui occupait une portion considérable des océans indien et pacifique ? « *Isis dévoilée* » affirme que le sanscrit était la langue des habitants de ce continent : on peut supposer d'après cela que les Vêdas en sont originaires, quel que puisse être d'ailleurs le

(1) Les petits points indiquent que cet article est formé d'une lettre fort longue qu'on a été obligé de couper pour l'abrèger. (F. K. G.)

(2) A propos de l'action *expérimentale* de la phonation d'une phrase sur la lumière grossière, nous n'avons pu nous empêcher de publier à la page 318 de ce numéro la fin d'un article de M. A. Fouillée. (F. K. G.)

(3) Voyez l'appendice, note 1.

(4) Espèce de démons : *diabtes*.

(5) Les padris chrétiens vous diront la même chose, mais ils se garderont bien de reconnaître que leurs « anges déchus » sont des *Rākshasas* d'emprunt ; que leur *diable* est le fils illégitime de *Dewel*, le démon femelle cingalais ; enfin que la « guerre céleste » de l'apocalypse, fondement du dogme chrétien des *anges déchus*, a été copiée sur l'histoire indienne qui se trouve dans les *Shāstras* brahmaniques, où *Siva* précipite dans l'*andhakāra*, séjour de l'obscurité, les *Tārakāsuras* révoltés contre les dieux. (H. Blavatsky.)

berceau de l'ésotérisme aryen (1). Mais la vraie doctrine ésotérique, ainsi que les allégories mystiques et philosophiques des Védas, viennent d'une autre source, quelle qu'elle soit ; peut-être des divins habitants (dieux) de l'île sacrée entourée par la mer qui recouvrait autrefois l'étendue sablonneuse appelée aujourd'hui désert de *Gobi*. Quoi qu'il en soit, les Adeptes de l'Inde antique apprirent la science des pouvoirs occultes de la nature, que possédaient les habitants de l'Atlantis disparue, et la rattachèrent à la doctrine ésotérique enseignée par les résidents de l'île sacrée (2). Mais les adeptes tibétains n'ont pas accepté cette addition à leur doctrine ésotérique, et c'est pour cette raison qu'il faut s'attendre à trouver quelque divergence entre les deux doctrines (3).

Nous croyons que la doctrine brahmanique contient tout ce qui était enseigné au sujet des pouvoirs de la nature et de leurs lois, tant dans l'île mystérieuse du Nord que dans le non moins mystérieux continent du Sud. Si l'on veut comparer ce qu'enseignent les doctrines tibétaine et aryenne sur ce point, il faut commencer par examiner toutes les classifications de ces pouvoirs occultes, de leurs lois et de leurs manifestations, et considérer la valeur réelle des noms qui leur ont été assignés dans la doctrine aryenne. Voici quelques-uns des points de vue auxquels le système brahmanique a classé les pouvoirs en question :

1° Comme appartenant à *Parabrahman* et existant dans le *Macrocosme*.

2° Comme appartenant à l'homme et existant dans le *Microcosme*.

3° Au point de vue du *Taraka Yog* ou du *Pranava Yog*.

4° Au point de vue du *Sankhya Yog*, (où ils sont considérés comme les attributs inhérents de *Prakriti*).

5° Au point de vue de l'*Hatha Yog*.

6° Au point de vue du *Kula Agama*.

7° Au point de vue du *Sakta Agama*.

8° Au point de vue du *Siva Agama*.

9° Au point de vue du *Sreecharam*. (Le *Sreecharam* dont il est parlé dans « *Isis dévoilée* » n'est pas le vrai *Sreecharam* ésotérique, celui des anciens Adeptes d'Aryavarta) (4).

(1) Pas nécessairement (voyez l'appendice, note 2). Il est généralement admis par les occultistes que le sanscrit est parlé à Java et dans les îles avoisinantes depuis une antiquité reculée. (H. Blavatsky.)

(2) Localité dont les Tibétains parlent encore de nos jours, et qu'ils appellent « *Scham-dha-la* » la Terre heureuse. (Voir l'appendice, note 3.)

(3) Pour bien comprendre ce passage, le lecteur consultera le vol. 1 d'*Isis Unveiled* » pp. 589-94.

(4) C'est très vrai : mais à qui sera-t-il permis de révéler le « vrai *Sreecharam* ésotérique » ? (H. Blavatsky.)

10° Dans *l'Atharvena Vêda, etc., etc.....* (1).

Dans toutes ces classifications les subdivisions ont été multipliées à l'infini à mesure que l'on concevait de nouvelles combinaisons des pouvoirs primitifs. Mais laissons cela, et examinons les « Fragments de vérité occulte » (réunis depuis dans *Esoteric Buddhism*).

Une étude attentive des « Fragments » nous a fait reconnaître que les résultats de cette doctrine bouddhiste ne diffèrent guère des conclusions de notre philosophie aryenne, bien que peut-être nous établissions nos arguments d'une autre manière. Nous allons examiner la question à notre propre point de vue, tout en suivant, pour faciliter la comparaison et simplifier la discussion, l'ordre adopté dans les « Fragments » pour la classification des sept entités ou principes constitutifs de l'homme. Nous aurons à discuter : 1° si les *esprits désincarnés* des êtres humains, comme les appellent les spirites, apparaissent dans leurs séances et ailleurs ; 2° si les manifestations qui ont lieu sont produites en tout ou en partie par l'intermédiaire de ces esprits.

Il n'est guère possible de répondre à ces questions sans définir exactement ce que l'on entend par « esprits désincarnés des êtres humains ». *Spiritisme* et *esprit* sont des termes conduisant facilement à l'erreur. Si littérateurs en général et spiritistes en particulier ne commencent par se faire une idée nette de ce qu'ils veulent dire par le mot *esprit*, jamais la confusion ne cessera, jamais on ne pourra se mettre d'accord sur la nature et le *modus occurendi* des phénomènes. Les auteurs chrétiens ne parlent généralement que de deux entités dans l'homme, son corps et son *âme* ou *esprit* (pour eux ces deux mots semblent signifier la même chose). Les philosophes européens disent plutôt le corps et l'intellect, et prétendent que l'esprit ou âme ne peut être autre chose que l'intelligence. Ils pensent que la croyance en un *Lingasariram* (corps astral) n'est pas philosophique. Ces vues incorrectes viennent de suppositions non vérifiées sur les possibilités de la nature, et d'une imparfaite intelligence de ses lois. Nous allons examiner, au point de vue de la doctrine brahmanique ésotérique, la consti-

(1) Nous prions le lecteur de ne pas trop s'effrayer des mots sanscrits qu'il ne comprendra pas ; ils s'expliquent d'eux-mêmes, lorsqu'on avance dans la lecture des articles. Il faut relire souvent les passages difficiles et revenir sur les lectures déjà faites. Le *Lotus* n'a pas pour but de donner aux esprits paresseux une doctrine toute préparée ; la prétention elle-même serait plus ridicule que le désir humain qui pousse bien des gens à chercher dans les livres la science absolue. Nous donnons des documents, mais ces documents, dans leur ensemble, et groupés suivant les facultés assimilatrices de chacun, forment bien une doctrine, c'est-à-dire une étape dans la science, permettant d'aller plus loin. (F. K. G.)

tution spirituelle de l'homme, les diverses entités, les divers principes qui existent en lui ; nous verrons si quelque'une de ces entités *peut* apparaître sur terre après sa mort et, dans ce cas, *ce qui apparaît*.

Tyndall, dans ses excellents articles sur ce qu'il appelle « la théorie des germes » est amené par une série fort bien ordonnée d'expériences aux conclusions suivantes : — Un espace même très petit contient des myriades de germes protoplasmiques flottant dans l'éther. S'il se trouve à leur portée de l'eau (pure), et qu'ils y tombent, la vie se développe en eux sous une forme ou sous une autre. Or quels sont les agents qui produisent cette vie ? Evidemment

I. L'eau, qui est le terrain pour ainsi dire propre au développement de la vie.

II. Le germe protoplasmique duquel la vie, ou un organisme vivant, doit évoluer ou se développer.

III. La puissance, énergie, force ou tendance dont l'activité prend naissance au contact, ou par la combinaison, du germe et de l'eau, et qui fait évoluer ou développe la vie avec ses attributs naturels.

De même, il y a trois causes primordiales qui amènent l'être humain à l'existence. Pour faciliter la discussion, nous leur donnerons les noms suivants :

I. *Parabrahmam*, l'Esprit universel.

II. *Sakti*, la couronne de la lumière astrale réunissant en elle tous les pouvoirs de la nature.

III. *Prakriti* qui, sous sa forme originelle ou primitive, est représentée par l'*Akasa* (En réalité, toute forme de la matière est finalement réductible en *Akasa*) (1).

Il est généralement enseigné que *Prakriti* ou *Akasa* est le *kshe-tram*, la base à laquelle correspond l'eau dans l'exemple choisi ; *Brahmam* est le germe, et *Sakti*, le pouvoir ou énergie qui se manifeste par leur union ou contact (2). Mais telle n'est pas la manière dont les *Upanishads* envisagent la question. D'après eux,

(1) La doctrine ésotérique du bouddhisme tibétain enseigne que *Prakriti* est la matière cosmique de laquelle sont produites toutes formes visibles, et que l'*Akasa* est la matière cosmique aussi, mais dans un état plus subjectif, en est comme l'esprit. *Prakriti* est le corps ou substance dont *Akasi-Sakti* est l'âme ou énergie. (H. Blavatsky.)

(2) En d'autres termes, *Prakriti*, *Swabhavat* ou *Akasa* est l'espace, tel que le comprennent les Tibétains, l'espace rempli de n'importe quelle substance ou d'aucune, ou d'une substance assez imperceptible pour qu'on ne puisse la concevoir que métaphysiquement. *Brahmam* serait alors le germe semé dans ce champ, et *Sakti* cette énergie ou force mystérieuse qui le développe et qui est nommée *Fo-Hat* par les Aharats bouddhistes du Tibet. Ce que nous appelons forme (*rupa*), n'est pas différent de ce que nous appelons espace (*sunyata*).....

Brahman (1) est le *Kshetram* ou base; *Akasa* ou *Prakriti* est le germe ou semence; *Sakti* est le pouvoir qui naît de leur union ou contact, et c'est là vraiment la manière scientifique et philosophique de présenter la question.

Maintenant, suivant les Adeptes de l'ancienne *Aryavarta* (2), sept principes découlent de ces trois entités primordiales. L'algèbre nous enseigne que le nombre des combinaisons de n objets, pris un à la fois, deux à la fois, trois à la fois, etc... est $2^n - 1$. Si nous appliquons cette formule au cas présent, le nombre des entités produites par les diverses combinaisons des trois causes premières s'élève à $2^3 - 1 = 8 - 1 = 7$.

Règle générale, toutes les fois qu'il est fait mention de sept entités dans la science occulte de l'Inde ancienne, à quelque propos que ce soit, il faut supposer que ces sept entités proviennent de trois entités primitives, qui sont évoluées à leur tour d'une seule entité ou monade. Prenons un exemple familier: les sept rayons colorés de la lumière solaire proviennent des couleurs de trois rayons primitifs; et les trois couleurs primitives coexistent avec les quatre couleurs secondaires dans les rayons solaires. De même, les trois entités primitives qui ont produit l'homme à l'existence coexistent en lui avec les quatre entités secondaires provenant des diverses combinaisons des trois entités primitives.

Voici les sept entités dont l'ensemble constitue l'homme. Nous adoptons pour leur énumération l'ordre suivi dans les « Fragments » (3), en faisant coïncider les deux classifications, brahmanique et tibétaine.

NOMS CORRESPONDANTS DU BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

1. <i>Prakriti</i> .	<i>Sthulasariram</i> (corps physique).
2. L'entité produite par la combinaison de <i>Prakriti</i> et de <i>Sakti</i> .	<i>Sukshmasariram</i> ou <i>Lingasariram</i> (corps astral).
3. <i>Sakti</i> .	<i>Kamarupa</i> (le périsprit, âme animale.)

L'espace ne diffère pas de la forme; la forme est la même chose que l'espace. Et il en est de même des autres *skandhas* (éléments transitoires constitutifs) de *vedana*, *sanjna*, *sanskara*, ou *vijnana*; chacun est la même chose que son contraire. ».... (Livre du *Sin-king* ou « le *Sutra* du cœur », traduction chinoise du « *Maha-Prajna-Paranita-Hridaya-Sutra* », chapitre sur l'*Avalokitesvara* ou le *Bouddha manifesté*.) De sorte que les doctrines des Aryens, des Tibétains ou Arhats sont parfaitement d'accord en substance; il n'y a que des différences de noms et de descriptions. (H. Blavatsky).

(1) V. l'appendice, note 4.

(2) Ancien nom de la partie septentrionale de l'Inde (F. K. G.).

(3) Voir *Esoteric Buddhism*, qui contient ces *fragments*. Cet ouvrage paraîtra en français aussitôt qu'il sera possible. (F. K. G.)

NOMS CORRESPONDANTS DU BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

4. L'entité produite par la combinaison de *Brahman*, *Sakti* et *Prakriti*.

Jiva (l'âme-vie),

5. L'entité produite par la combinaison de *Brahman* et *Prakriti*.

Manas (l'intelligence physique ou âme humaine.)

6. L'entité produite par la combinaison de *Brahman* et *Sakti*.

Buddhi (l'intelligence spirituelle ou âme.)

7. *Brahman*.

Atma (l'émanation de l'Absolu, etc... ou pur Esprit.) (1)

Avant d'examiner la nature de ces sept entités, quelques explications générales sont indispensables.

I° La nature des principes secondaires, nés des combinaisons des principes primaires, diffère absolument de celle de ces principes. Ces combinaisons ne sont pas ce qu'on pourrait appeler de simples juxtapositions mécaniques; elles ne correspondent pas non plus à des combinaisons chimiques. Aussi ne peut-on faire sur leur nature aucune déduction valide en la comparant à la nature (variété ?) des combinaisons mécaniques ou chimiques.

II° La proposition générale, qu'une fois la cause supprimée, l'effet s'évanouit, n'est pas universellement applicable. Prenons l'exemple suivant : si vous communiquez un certain mouvement à une bille, il en résultera de la vitesse à un certain degré et dans une certaine direction. Or, la cause de ce mouvement cesse d'exister quand l'impulsion instantanée ou le choc soudain qui ont produit le mouvement sont accomplis ; mais, d'après la première loi de Newton sur le mouvement, la bille continuera indéfiniment à se mouvoir dans la même direction et sans diminuer de vitesse, à moins que ce mouvement ne soit altéré, ralenti, neutralisé ou contrarié par des causes extérieures. Ainsi, si la bille s'arrête, cet arrêt ne résultera pas de l'absence de la cause du mouvement, mais de l'existence de causes extérieures.

Prenons maintenant l'exemple des *phénomènes subjectifs*.

La présence d'une bouteille d'encre devant mes yeux produit en moi, ou dans mon esprit, une image mentale de sa forme, de sa couleur, de son volume, etc... Cette image mentale peut durer lors même que la bouteille d'encre aura été enlevée. Vous voyez qu'ici encore l'effet survit à la cause. En outre, cet effet peut ensuite, à n'importe quel moment, être rappelé à l'existence dans la conscience, que la cause originelle soit présente ou non.!

(1) Pour plus de clarté nous avons donné aux trois derniers principes les noms sanscrits généralement adoptés aujourd'hui. (F. K. G.)

Or, dans le cas du cinquième principe sus-mentionné, si la proposition générale contenue dans les « Fragments de vérité occulte » est correcte, cette entité produite par la combinaison de *Brahmam* et *Prakriti*, qui correspond à l'*intelligence physique*, doit cesser d'exister aussitôt que *Brahmam*, le septième principe, cesse d'exister pour un individu particulier ; tel n'est certainement pas le cas. La proposition en question est avancée dans les « Fragments » à l'appui de cette théorie que toutes les fois que le septième principe cesse d'exister pour un individu particulier, le sixième principe cesse aussi d'exister pour lui. Cette assertion est parfaitement vraie, mais je trouve que l'on peut critiquer la manière dont elle est présentée, ainsi que les raisons sur lesquelles on l'appuie.

Il est dit que lorsqu'un homme n'a que des tendances absolument matérielles, et ne possède aucune aspiration, aucune pensée spirituelle, le septième principe quitte cet homme, soit avant la mort, soit au moment de la mort, et que le sixième principe disparaît en même temps. Mais cette supposition, d'un cerveau n'ayant que des tendances absolument matérielles, contient en elle-même l'assertion qu'un tel individu n'a pas d'intelligence spirituelle, de *moi* spirituel. On aurait dû dire que toutes les fois que l'intelligence spirituelle cesse d'exister pour tel ou tel individu, le septième principe cesse pratiquement d'exister pour cet individu. D'ailleurs il ne s'envole nulle part ; il ne peut y avoir dans le cas de *Brahmam* rien qui ressemble à un changement de position (1). On voulait dire seulement que lorsqu'il n'y a plus aucune reconnaissance de *Brahmam*, de l'Esprit, de la vie spirituelle ou conscience spirituelle, le septième principe a cessé d'exercer aucune influence, aucun contrôle sur les destinées de l'individu.

Voyons maintenant quelle signification la doctrine aryenne donne aux sept principes énumérés ci-dessus.

I. *Prakriti*. C'est la base du *Sthûlasarîram*, et le représente dans la classification sus-mentionnée.

II. *Prakriti* et *Sakti*. C'est le *Lingasarîram* ou corps astral.

III. *Sakti*. Ce principe correspond à votre *hâmarûpa*. Les anciens oculistes placent dans le *nâbhîchakram* ce pouvoir ou force qui peut condenser *Akâsa* ou *Prakriti* et lui donner toute

(1) Ceci est vrai au point de vue de l'ésotérisme aryen et des *Upanishads*, pas tout à fait à celui des *Aharats* ou de la doctrine tibétaine ; autant que nous sachions, c'est là le seul point sur lequel ces deux doctrines sont en désaccord. La différence, d'ailleurs insignifiante, provient simplement de la divergence des points de vue auxquels se placent les deux parties pour envisager une seule et même chose. V. l'appendice, note 4. (H. Blavatsky.)

forme désirée. Il possède une grande affinité avec le cinquième principe, sous le contrôle ou l'influence duquel on peut le faire agir.

IV. *Brahmam, Sakti et Prakriti*. Ce pouvoir, qui répond à votre second principe *Jiva*, représente le principe vital universel de la nature. Il a pour siège l'*anahatachakram* (cœur). C'est le pouvoir ou force qui constitue ce que l'on nomme *Jiva*, la vie. Comme vous le dites, cette force est indestructible ; à la mort, son activité est simplement transférée à un autre ensemble d'atomes pour former un autre organisme. Mais nous ne l'appelons pas *Jivâtma* dans notre philosophie. Nos philosophes appliquent le terme *Jivâtma* au septième principe, lorsqu'on le distingue de *Paramâtma* au *Parabrahmam* (1).

V. *Brahmam et Prakriti*. Ceci, dans notre philosophie aryenne, correspond à votre cinquième principe, appelé *intelligence physique*. Suivant nos philosophes, c'est dans cette entité qu'est le siège ou la base de ce qu'on appelle l'intellect, le mental. Ce principe est le plus difficile à expliquer, et la présente discussion roule tout entière sur le point de vue auquel nous le considérerons.

Or, qu'est-ce que l'intellect, ce mystérieux quelque chose que l'on regarde comme le siège de la conscience, des sensations, des émotions, des volitions et des pensées ? L'analyse psychologique le montre comme un ensemble d'états mentaux et de possibilités d'états mentaux reliés par ce que l'on appelle la mémoire, et le considère comme existant indépendamment de chacun de ses états particuliers (ou idées). Mais dans quelle entité ce mystérieux quelque chose a-t-il son existence potentielle ou actuelle ? La *mémoire* et l'*expectation*, qui forment pour ainsi dire la vraie base de ce que l'on appelle l'*individualité*, ou l'*ahankâram*, doivent avoir quelque part le siège de leur existence. Les psychologues modernes d'Europe disent que la substance matérielle du cerveau est le siège des facultés mentales et que les *expériences subjectives* passées, qui peuvent être rappelées par la mémoire et dont la somme constitue ce que l'on appelle l'*individualité*, existent dans ce cerveau sous forme de certaines empreintes mystérieuses et incompréhensibles, et de changements dans les nerfs ou les centres nerveux des hémisphères cérébraux. En conséquence, ajoutent-ils, l'esprit, — l'esprit individuel, — périt avec le corps ; et il n'y a pas d'existence possible après la mort.

(1) L'impersonnel *Parabrahmam* se divise ainsi et se fonde en un *personnel Jivatma* ou dieu personnel de toute créature humaine. C'est encore là une divergence résultant de la croyance brahmanique à un Dieu, soit personnel, soit impersonnel ; les Arahats bouddhistes rejettent cette idée, ne reconnaissant aucune divinité extérieure à l'homme. Voir *appendice*, note V. (H. Blavatsky.)

Mais parmi les faits admis par ces philosophes, il en est quelques-uns qui nous suffisent pour démolir leur théorie, par exemple ce changement continu qui transforme sans cesse toutes les parties du corps humain. Tous les tissus, toutes les fibres, musculaires ou nerveuses, et tous les centres ganglionnaires du cerveau subissent ce changement incessant. Il peut donc y avoir, durant la vie d'un homme, une série de *transformations complètes* de la substance de son *cerveau*. Néanmoins, la mémoire de ses états mentaux passés n'est pas altérée. De nouvelles expériences subjectives peuvent s'ajouter aux anciennes, certains états mentaux peuvent être oubliés complètement, mais aucun état mental n'est altéré en lui-même. La personne conserve intact, à travers ces altérations constantes de la substance cérébrale, le sentiment d'identité personnelle (1). Ce sentiment, qui survit à tous les changements, n'est pas moins capable de survivre à la destruction complète de la substance matérielle du cerveau.

Cette individualité née de la conscience mentale a le siège de son existence, suivant nos philosophes, dans *un pouvoir ou force occulte*, qui tient registre, pour ainsi dire, de toutes nos impressions mentales. Ce pouvoir lui-même est indestructible, bien que sous l'influence de certaines causes contraires ses impressions puissent avec le temps s'effacer en tout ou en partie.

Disons à ce sujet que nos philosophes ont associé sept pouvoirs occultes aux sept principes ou entités ci-dessus. Ces sept pouvoirs occultes du microcosme correspondent aux pouvoirs occultes du macrocosme et en sont la contre-partie. La conscience mentale et spirituelle de l'individu devient la conscience générale de *Brahmam*, une fois que la barrière de l'individualité a été écartée, et que les sept pouvoirs du microcosme ont été mis en rapport avec les sept pouvoirs du macrocosme.

Il n'y a rien de bien étrange à ce qu'un pouvoir, une force ou *Sakti*, porte en soi des impressions de sensations, d'idées, de pensées ou autres expériences subjectives. C'est aujourd'hui un fait bien connu, qu'un courant électrique ou magnétique peut transmettre d'une manière mystérieuse des impressions, sens ou paroles, avec toutes leurs particularités individuelles ; c'est aussi par une transmission d'énergie ou de pouvoir que je suis capable de vous communiquer mes pensées.

Donc, ce cinquième principe représente dans notre philosophie le mental, ou plus correctement, le pouvoir ou force que nous

(1) C'est encore là de la pure philosophie bouddhiste, car la transformation en question y est connue sous le nom de changement des skandhas. (H. Blavatsky.)

venons de décrire, avec les impressions d'états mentaux qui y sont contenues et la notion d'identité du moi ou *ahankaram* engendrée par leur opération collective. Dans les « fragments », ce principe est appelé simplement *intelligence physique* (1). Je ne vois pas bien ce que l'on veut dire par cette expression. Elle peut être comprise comme représentant l'intelligence qui existe à un état de développement très peu avancé chez les animaux inférieurs. Le mental existe à différents degrés de développement, depuis les formes les plus basses de la vie organique, où les signes de son existence ou de ses opérations peuvent à peine être entrevues, jusqu'à l'homme, en qui il atteint son plus grand développement.

En fait, depuis la première apparition de la Vie (2) jusqu'à la *Turiya Avastha*, ou état nirvanique, la progression est pour ainsi dire continue, et nous montons de ce principe au septième par des gradations presque imperceptibles. Mais on reconnaît dans ce *progressus* quatre phases où les changements se distinguent et attirent l'attention de l'observateur. Ce sont :

1° Le moment où la vie (4^e principe) fait son apparition;

2° Le moment où l'on peut percevoir l'existence du mental conjointement à celle de la vie ;

3° Celui où finit le plus haut état d'abstraction mentale, et où commence la *conscience spirituelle* ;

4° Celui où la conscience spirituelle disparaît, laissant le septième principe à nu ou dans un état de *Nirvana* complet.

Suivant nos philosophes, le cinquième principe en considération doit représenter *le mental dans tous les états possibles de son développement, entre la seconde et la troisième phase.*

VI. *Brahmam* et *Sakti*. Ce principe correspond à votre « intelligence spirituelle », et n'est autre que *Buddhi* (nous employons le mot *Buddhi* non pas au sens ordinaire, mais comme l'entendaient nos anciens philosophes) ; en d'autres termes, c'est le siège de *Bodha* ou *Atmabodha*. Celui qui possède complètement *Atmabodha* est un Bouddha. *Les bouddhistes savent bien ce que ce terme veut dire.* Ce principe est décrit dans les « Fragments » comme une entité produite par la combinaison de *Brahmam* et *Prakriti*. Ici encore, nous ne voyons pas bien dans quel sens particulier il est fait usage du mot *Prakriti*. Suivant notre philo-

(1) Nous l'appelons généralement, aujourd'hui, *manas* ou *âme humaine* ; et le principe précédent, *Kama rupa* ou *âme animale*. (F. K. G.)

(2) La vie est le 4^e principe dans la doctrine aryenne, qui unit *Brahmam*, *Sakti* et *Prakriti* en une seule entité ; dans l'ésotérisme bouddhiste, la vie est le second principe combiné avec le premier. (H. Blavatsky.)

sophie, nous avons affaire à une entité qui provient de l'union de *Brahmam* et de *Sakti*. Nous avons expliqué quel sens elle attache aux mots *Prakriti* et *Sakti*.

Nous avons établi que *Prakriti* dans son état primordial est l'*Akasa* (1).

Si l'on considère l'*Akasa* comme *Sakti* ou la Force (2), ce que nous avons dit de l'état suprême de *Prakriti* serait naître sans doute des confusions et des malentendus : il faut donc expliquer la différence qu'il y a entre *Akasa* et *Sakti*. L'*Akasa* n'est pas, à proprement parler, la couronne de la lumière astrale, et ne constitue par lui-même aucune des six forces primaires. Mais, en règle générale, toutes les fois qu'un résultat phénoménal est produit, *Sakti agit en conjonction avec l'Akasa*. De plus, l'*Akasa* sert de base ou d'*adishtanum* dans la transmission des courants de forces et la formation des forces ou la génération de leurs relations (3).

Dans le *Mantrasastra* la lettre *Ha* représente l'*Akasa*, et vous trouverez que cette syllabe entre dans la plupart des formules sacrées destinées à la production de résultats phénoménaux. Mais par elle-même elle ne représente aucun *Sakti*. Vous pouvez, si vous voulez, appeler *Sakti* un attribut de l'*Akasa*.

Les Initiés bouddhistes ou brâhmanistes connaissent bien ce mystérieux miroir circulaire composé de deux hémisphères, qui réfléchit les rayons émanés du « buisson ardent » et de l'étoile flamboyante, c'est-à-dire du soleil spirituel qui brille dans le *Chidâkasam* (4).

(1) D'après les Bouddhistes, dans l'*Akasa* réside cette énergie potentielle et éternelle dont la fonction est de développer hors d'elle-même toutes choses invisibles. (H. Blavatsky.)

(2) Nous avons montré qu'on n'a jamais considéré l'*Akasa* comme tel. Mais les « Fragments » étant écrits en anglais, et ce langage ne possédant pas la richesse de termes métaphysiques qui permet au Sanscrit d'exprimer les changements les plus subtils de forme, de substance ou d'état, on a jugé inutile d'embarrasser plus que de raison, en poussant trop loin les distinctions de termes techniques, les lecteurs occidentaux peu habitués aux modes d'expression de l'Orient. « *Prakriti* dans son état primordial étant l'*Akasa* » et *Sakti* « un attribut de l'*Akasa* », tout cela revient évidemment au même pour qui n'est pas initié. Franchement, il n'y a pas plus de mal à dire « union de *Brahmam* et de *Prakriti* » au lieu de « *Brahmam* et *Sakti* » qu'il n'y en aurait pour un théiste à écrire que « l'homme est né de la combinaison de l'esprit et de la matière », tandis que pour donner à sa phrase une tournure orthodoxe il devrait dire que « l'homme, en temps qu'âme vivante, a été créé par le pouvoir (ou souffle) de Dieu sur la matière. » (H. Blavatsky.)

(3) Par conséquent l'*Akasa* aryen n'est qu'un autre terme exprimant l'*Espace* bouddhiste, au sens métaphysique du mot. (H. Blavatsky.)

(4) Dans le petit dictionnaire qui termine *Five Years, Chidâkasam*. est rendu par : le champ de la conscience. (F. K. G.)

Les impressions spirituelles qui constituent ce principe existent dans une force occulte associée avec l'entité en question. De fait, les incarnations successives de Bouddha représentent les transferts successifs de cette force mystérieuse ou des impressions qu'elle contient. Ce transfert n'est possible que quand le *Mahatma* (1) qui l'opère s'est complètement identifié avec son septième principe, a annihilé son *Ahankaram* et l'a réduit en cendres dans le *Chidagnikundum* (2), quand il a réussi à faire correspondre ses pensées aux lois éternelles de la nature et à devenir un de ses coopérateurs ; ou, pour dire la même chose en d'autres termes, quand il a atteint l'état de *Nirvana*, la condition de la négation suprême, négation de l'existence fragmentaire ou individuelle (3).

VII. *Atma*. — L'émanation de l'absolu, qui correspond au septième principe. En ce qui regarde cette entité il n'y a certainement aucune différence réelle d'opinions entre les adeptes bouddhistes du Tibet et nos anciens Rishis.

Nous devons examiner à présent laquelle de ces entités peut apparaître dans les séances spirites après la mort de la personne et produire les phénomènes médiumniques.

Or, les spirites affirmant que les « esprits désincarnés » de certains êtres humains apparaissent dans leurs séances, cela implique nécessairement que l'entité qui apparaît ainsi porte la marque d'une certaine personnalité.

Donc, nous aurons à rechercher tout d'abord en quelle entité ou en quelles entités la personnalité a son siège d'existence.

Elle réside en apparence dans la conformation particulière du corps d'une personne et dans ses expériences subjectives (dont la totalité forme son mental). A la mort de la personne, son corps est détruit ; son *lingasariram* se décompose, et la force qui lui était associée se mêle au courant de la force correspondante du macrocosme. De même, les troisième et quatrième (4) principes se mêlent aux forces qui leur correspondent. Ces entités peuvent entrer dans la composition de nouveaux organismes. Si elles peuvent apparaître dans les séances, comme elles ne portent l'impression d'aucune personnalité, les spiritistes n'auront pas le

(1) Le plus haut Adepte.

(2) Littéralement, « le foyer du cœur », d'après le glossaire de *Five Years*. (F. K. G.)

(3) Comme dit *Agatha* dans le *Maha-Pari-Nirvana-Sutra* : Nous obtenons un repos dont la nature dépasse les limites de toute connaissance humaine. (H. Blavatsky.)

(4) Le quatrième du tableau brahmanique donné par M. Soubba Rao ; car c'est le deuxième du tableau que nos lecteurs connaissent. (F. K. G.)

droit de dire que c'est l'*esprit désincarné* d'un être humain qui est apparu. Ils n'ont positivement aucun moyen de s'assurer que ces entités ont appartenu à un individu quelconque.

Il ne nous reste donc qu'à examiner si quelqu'une des trois dernières entités peut apparaître dans les séances pour amuser ou instruire les spiritistes. Prenons pour exemples trois individus spéciaux, et voyons ce que deviennent ces trois principes après la mort. Supposons :

I. Un individu chez qui les attaches spirituelles ont plus de force que les attaches terrestres.

II. Un individu chez qui les aspirations spirituelles existent, tout en n'ayant pour lui qu'une importance secondaire, parce que ses intérêts terrestres occupent la plus grande partie de son attention.

III. Un individu en qui il n'y a d'aspirations spirituelles d'aucune sorte, dont le *moi* spirituel est mort ou n'existe pas à sa connaissance.

Nous n'avons pas à nous occuper ici du cas d'un *Adepte complet*. Dans nos deux premiers exemples, il existe à la fois des expériences spirituelles et mentales ; quand la conscience spirituelle existe, l'existence du septième principe étant reconnue, celui-ci demeure uni aux cinquième et sixième principes. Mais le maintien des attachements terrestres crée la nécessité du *Punarjanmam* (rénaissance), c'est-à-dire de l'évolution d'un nouvel ordre d'expériences objectives et subjectives, constituant une nouvelle combinaison de circonstances environnantes, autrement dit, un nouveau monde. La période entre une mort et la naissance suivante est employée à la préparation requise pour l'évolution de ces expériences nouvelles. Durant cette période d'incubation, comme vous dites, l'esprit n'apparaîtra jamais de son propre accord dans ce monde, *et il ne peut y apparaître*.

Il y a dans notre univers une grande loi qui consiste en ce que des expériences subjectives se réduisent en phénomènes objectifs, et en ce que ces derniers évoluent des premières. On peut appeler cette loi la *fatalité cyclique* ; l'homme lui est sujet s'il ne contrebalance pas la destinée, s'il ne s'oppose pas à l'ordinaire nécessité ; il ne peut échapper à son contrôle qu'en subjuguant complètement tous ses attachements terrestres. Les circonstances nouvelles où il se trouvera alors placé peuvent être plus ou moins favorables que les conditions dans lesquelles il a passé sa vie terrestre, mais on peut être sûr qu'en sa progression vers un monde nouveau, il ne reviendra jamais sur ses pas pour aller voir ses amis spirites.

Dans le troisième des exemples ci-dessus, nous avons supposé qu'il n'y a chez l'individu aucune reconnaissance de la conscience spirituelle ou des âmes ; celles-ci n'existent donc pas en ce qui le concerne. Le cas est semblable à celui d'un organe ou d'une faculté qui reste longtemps hors d'usage et cesse pratiquement d'exister.

Ces entités demeurent en sa possession pour ainsi dire, dès qu'il y a imprimé sa marque de recognition. Autrement, toute son individualité est centrée dans son cinquième principe, et, après la mort, ce cinquième principe est le *seul représentant* de l'individu en question.

Ce principe ne peut développer pour lui-même un nouvel ordre d'expériences objectives. Autrement dit, il n'a pas de *punarjanmam*. C'est une entité de ce genre qui peut apparaître dans les cercles spiritistes ; mais il est absurde de l'appeler un *esprit désincarné* (1). C'est simplement un pouvoir, une force qui garde les empreintes des pensées ou idées de l'individu dans la composition duquel elle est entrée. Elle peut parfois appeler à son aide l'énergie du *Kamarûpa* et se créer à elle-même une forme éthérée quelconque (pas nécessairement humaine).

Les tendances actives de cette entité seront semblables à ce qu'étaient les tendances mentales de l'individu vivant. Elle continue à exister aussi longtemps que demeurent intactes les impressions produites sur la force microcosmique qui correspond au cinquième principe. Celles-ci s'effacent avec le temps ; la force microcosmique en question se mêle alors au courant de la force correspondante du *macrocosme*, comme la rivière qui se perd dans la mer. Des entités de ce genre peuvent donner des preuves qu'un pouvoir intellectuel considérable a existé chez les individus auxquels elles appartenaient, car un pouvoir intellectuel d'ordre très élevé peut se rencontrer avec une absence complète de conscience spirituelle. Mais dans de semblables circonstances, on ne peut conclure que ce soient les esprits ou *mois spirituels* des morts qui apparaissent.

Il y a des gens dans l'Inde qui ont parfaitement étudié la nature de telles entités (appelées *pisacham*). Par expérience personnelle, je ne puis en dire grand'chose, car je ne me suis jamais occupé de cette branche de recherches que je considère comme répugnantes, inutiles et dangereuses.

(1) Sur ce point spécial, les doctrines des Aryens et des Arahats concordent parfaitement. Les enseignements et arguments qui suivent sont de tous points ceux de la Fraternité bouddhiste de l'Himalaya. (H. Blavatsky.)

Les spiritistes ne savent pas ce qu'ils font réellement. Il est probable qu'avec le temps le résultat de leurs investigations sera de la sorcellerie noire ou la ruine spirituelle complète de milliers d'hommes et de femmes (1).

Nos anciens écrivains ont fréquemment illustré les vues que je viens d'exprimer, en comparant le cours de la vie humaine au mouvement elliptique des planètes. L'attraction spirituelle est la force centripète et l'attraction terrestre la force centrifuge. Quand la force centripète augmente par rapport à la force centrifuge, la planète se rapproche du soleil, — l'individu atteint un plan supérieur d'existence. Si, au contraire, la force centrifuge devient plus grande que la force centripète, la planète est repoussée à une plus grande distance du soleil et se meut à cette distance dans une nouvelle orbite, — l'individu descend à un niveau inférieur d'existence. Ces exemples s'appliquent aux deux premiers cas dont nous avons parlé.

Nous n'avons plus qu'à considérer deux cas extrêmes.

Quand la planète en approchant du soleil dépasse la ligne où les forces centripète et centrifuge se neutralisent complètement l'une l'autre, la force centripète seule continue à agir sur elle : elle se précipite vers le soleil avec une rapidité croissante et finit par se mêler à la masse de ce corps. Tel est le cas d'un *Adept* parfait.

Au contraire, si la planète en s'éloignant du soleil atteint un point où la force centrifuge devienne toute puissante, elle échappe à son orbite par la tangente, et s'éloigne dans les profondeurs de l'espace vide. Quand elle cesse d'être sous le contrôle du soleil, elle perd peu à peu sa chaleur génératrice et l'énergie créatrice qu'elle avait tirée de cet astre, et, froide masse de molécules matérielles, elle erre à travers l'espace jusqu'à ce qu'elle soit complètement décomposée en atomes. Cette masse refroidie est comparée au cinquième principe placé dans les conditions signalées plus haut ; la chaleur, la lumière et l'énergie qui l'ont abandonnée représentent les sixième et septième principes.

Qu'elle ait pris une nouvelle orbite ou qu'elle soit en train de dévier de l'ancienne à la nouvelle, la planète ne peut jamais se retrouver en aucun point de son ancienne orbite, car les différentes orbites, situées sur des plans différents, ne s'intersectent jamais.

Cette image explique bien l'ancienne théorie brahmanique sur ce sujet, qui forme une branche de ce que les anciens mystiques appelaient la Grande loi de l'Univers.....

T. SOUBBA RAO (M. S. T.)

(1) Nous partageons entièrement cette manière de voir. (H. Blavastky.)
Nous en connaissons des preuves terribles en France. (F. K. G.)

APPENDICE

NOTE 1

A ce propos, il sera bon d'attirer l'attention du lecteur sur ce fait que le pays appelé « *Si-dzang* » par les Chinois et Tibet par les géographes occidentaux, est mentionné, dans les plus vieux livres conservés dans la province de Fo-kien (quartier général des aborigènes de la Chine), comme le siège principal du savoir occulte durant les âges archaïques. Suivant ces archives, il était habité par les « Maîtres de lumière », les « Fils de la sagesse » et les « Frères du soleil ». Il est admis que l'empereur Yu « le grand » (2207 av. J.-C.) qui était un pieux mystique, reçut dans le *Si-dzang* sa sagesse occulte et le système de théocratie établi par lui ; il fut le premier qui unit en Chine l'autorité ecclésiastique au pouvoir temporel. Ce système était le même que chez les Egyptiens primitifs et les Chaldéens ; le même qui a existé aux Indes à notre connaissance, durant la période brahmanique, et qui existe maintenant au Tibet ; toute la science, le pouvoir, la sagesse temporelle aussi bien que secrète, étaient concentrés dans la hiérarchie des prêtres et limités à leur caste. Quant à ce qu'étaient les aborigènes du Tibet, c'est un problème que nul ethnographe d'aujourd'hui n'est capable de résoudre correctement. Ils pratiquent la religion *Bhon*, leur secte est pré-bouddhiste et anti-bouddhiste, et on les rencontre principalement dans la province de *Kam*. C'est tout ce que l'on sait sur leur compte. Mais cela suffit à justifier la supposition que ce sont les descendants profondément dégénérés d'ancêtres puissants et sages. Leur type ethnique montre qu'ils ne sont pas de purs Touraniens, et leurs rites, qui sont aujourd'hui des rites de sorcellerie, d'incantations et d'adoration de la nature, rappellent bien plus les rites populaires des Babyloniens, tels que les fournissent les documents trouvés, que les pratiques religieuses de la secte chinoise des *Tao-sse* (religion basée sur la pure raison et la spiritualité), quoi qu'en disent certaines personnes. Il n'est fait en général que peu ou pas de distinction. — même pas les missionnaires du Kielang, qui ont souvent affaire à ces peuplades sur les confins du Lahoul anglais et devraient pourtant savoir à quoi s'en tenir — entre les *Bhons* et les deux sectes rivales de bouddhistes, les bonnets jaunes et les bon-

nets rouges. Ces derniers se sont opposés dès le début à la réforme de *Tzong-ka-pa*, et ont toujours adhéré à l'ancien bouddhisme, si fortement mélangé à présent aux pratiques des *Bhons*. Si nos orientalistes connaissaient mieux ceux-ci et comparaient l'ancien culte babylonien de *Bel* ou *Baal* avec les rites qu'ils suivent, ils trouveraient qu'il y a entre les deux des rapports indéniables. Il n'est pas question de commencer ici une discussion pour prouver que l'origine des aborigènes du Tibet se rattache à l'une des trois grandes races qui se sont succédé dans Babylone, que nous les appelions Akkadiennes (d'un nom inventé par F. Lenormant) ou Touraniennes primitives, Chaldéennes ou Assyriennes. Quoi qu'il en soit, nous avons nos raisons pour appeler la doctrine ésotérique trans-himalayenne du nom de chaldéo-thibétaine. Et si nous nous rappelons que les Védas sont venus, d'après l'accord de toutes les traditions, du lac *Mansarawara* dans le Tibet, et les Brahmines eux-mêmes des pays éloignés du Nord, nous serons justifiés en considérant les doctrines ésotériques de tous les peuples qui en ont eu ou en ont encore, comme ayant procédé d'une seule et même source, et en appelant cette source la doctrine « Aryano-Chaldéo-Tibétaine », ou la Religion-Sagesse Universelle. « Cherchez le mot perdu, parmi les hiérophantes de la Tartarie, de la Chine et du Tibet », tel fut le conseil de Swedenborg le voyant.

NOTE II

Nous disons *pas nécessairement*. Les Védas, le Brahmanisme, et en même temps le Sanscrit, ont été importés dans ce que nous considérons actuellement comme l'Inde, et n'en ont jamais été des produits indigènes. Il fut un temps où les peuples occidentaux désignaient sous le nom générique de l'Inde plusieurs contrées de l'Asie qui sont aujourd'hui classées sous d'autres noms. Il y avait une Inde supérieure, inférieure et occidentale, même à l'époque relativement moderne d'Alexandre ; et la Perse (Iran) est appelée Inde occidentale dans quelques anciens classiques. Ils considéraient comme faisant partie de l'Inde les contrées aujourd'hui nommées Tibet, Mongolie et Grande Tartarie. Donc, quand nous disons que l'Inde a civilisé le monde, qu'elle a été l'*Alma mater* des civilisations, des arts et des sciences de toutes les autres nations (y compris la Babylonie et peut-être même l'Égypte), nous parlons de l'Inde archaïque, préhistorique, de l'Inde du temps où le grand Gobi était une mer, et où « l'Atlantis » disparue formait une partie d'un continent immense qui commençait aux Himalayas et s'étendait à travers l'Inde méridionale, Ceylan, Java, jusqu'à la Tasmanie.

NOTE III

Pour faire la clarté dans ces questions controversées, il faut étudier à fond les annales et les livres sacrés des Chinois, ce peuple dont l'ère a commencé il y a près de 4600 ans (2697 avant Jésus-Christ). Ces annales méritent quelque confiance, étant donné le caractère précis des Chinois; on sait que quelques-unes des inventions les plus importantes de l'Europe moderne et de sa science tant vantée ont été anticipées par eux: qu'ils connaissaient et employaient des milliers d'années avant leur re-découverte par les Européens, la boussole, la poudre, la porcelaine, le papier, l'imprimerie, etc.... Et, de *Lao-Tze* jusqu'à *Hiouen-Thsang* leur littérature est remplie d'allusions à l'île en question et de renseignements sur la sagesse des adeptes de l'Himalaya. Dans le *Catena of Buddhist Scriptures from the Chinese* » par le révérend Samuel Beal, il y a un chapitre « sur l'école *Tian-Tai* du bouddhisme » (pp. 244-258), que devraient lire nos adversaires.

L'auteur européen rapporte les règles de cette école très célèbre et de cette secte sacrée qui ont été fondées par *Chin-Che-K'hae*, surnommé *Che-chay* (le sage), en l'an 575 de notre ère. Après avoir traduit cette phrase: « Ce qui a rapport à l'unique vêtement (sans couture) porté par les *Grands Maîtres des montagnes neigeuses* de l'école des *Haimavatas* » (p. 256), il met un point d'interrogation; et c'est tout ce qu'il peut faire. La statistique de l'école des « *Haimavatas* » ou de notre Fraternité de l'Himalaya, ne se trouve pas sur les feuilles du recensement général de l'Inde. Plus loin, M. Beal traduit une règle ayant rapport « aux grands professeurs d'ordre supérieur qui vivent loin des hommes dans les profondeurs des montagnes » aux *Aranyakas* ou ermites.

Ainsi, les traditions qui concernent l'île en question forment, en dehors des annales *historiques* (à leurs yeux) qui ont été conservées dans les livres sacrés des Chinois et des Tibétains, une légende vivace jusqu'à ce jour parmi les habitants du Tibet. L'île enchantée n'existe plus, mais la contrée où elle s'épanouissait jadis demeure, et l'endroit est bien connu de quelques-uns des « grands maîtres des montagnes neigeuses », quelque bouleversé et changé dans sa topographie qu'il ait pu être par le terrible cataclysme. On prétend que tous les sept ans ces maîtres s'assemblent dans *Scham-Bha-La*, la « terre heureuse ». Suivant la croyance générale, elle est située dans le nord-ouest du Tibet; quelques-uns la placent dans les régions centrales, inexplorées et inaccessibles même aux courageuses tribus nomades; d'autres la limitent, au sud et au nord, par la rangée des monts *Gangdisri* et le bord septentrional du désert de *Gobi*; à l'est et à l'ouest, par les régions plus pe-

plées de *Khoondooz* et de *Cachemire*, du *Gya-Pheling* (Inde Anglaise), et par la Chine, ce qui laisse pour sa localisation une assez grande latitude à l'esprit curieux. D'autres enfin la placent entre le *Namur-Nur* et les monts *Kuen-Lun*, mais chacun et tous croient fermement en *Scham-Bha-La*, et en parlent comme d'une terre fertile et féérique, qui fut jadis une île et est aujourd'hui une oasis d'une beauté incomparable, rendez-vous de ceux qui ont reçu la science ésotérique comme héritage des divins habitants de l'île légendaire.

A propos de ces vieilles légendes d'une mer asiatique et d'un continent atlantique, il n'est pas inutile de noter ce fait, connu de tous les géologues modernes, que l'on trouve sur les pentes de l'Himalaya des preuves géologiques que ces sommets altiers ont jadis fait partie du fond d'un océan.

NOTE IV

Nous avons déjà fait remarquer que, dans notre opinion, toute la différence entre les philosophies bouddhiste et védantiste consiste en ce que la première est une sorte de védantisme *rationaliste*, tandis que la seconde peut être regardée comme un bouddhisme *transcendant*. Si l'ésotérisme aryen applique le terme *Jivatma* au septième principe, à l'esprit pur et inconscient *per se*, c'est que le système védantin, reconnaissant trois sortes d'existences, 1° la *paramartha* (la vraie, la seule réelle), 2° la *vyavahārika* (l'existence pratique), et 3° la *pratibhāsika* (la vie apparente ou illusoire), considère la première comme la *vie* ou *Jiva*, la seule réellement existante. Brahma, ou le *Soi*, en est le seul représentant dans l'univers; il est la *vie universelle in toto*, tandis que les deux autres n'en sont que les « apparences phénoménales », imaginées et créées par l'ignorance; les illusions complètes qui nous sont suggérées par nos sens aveugles. D'un autre côté, les Bouddhistes nient la réalité, subjective autant qu'objective, de cette unique Existence-en-soi. Bouddha déclare qu'il n'y a ni créateur ni être absolu. Le rationalisme bouddhiste n'a jamais été que trop conscient de l'insurmontable difficulté qu'il y a d'admettre une conscience absolue, car, comme le dit Flint, « partout où il y a conscience il y a relation, et partout où il y a relation il y a dualisme. » La *Vie Unique* est ou bien *Mukta* (absolue et sans conditions) et ne peut avoir aucune relation avec qui ou quoi que ce soit, ou bien *Baddha* (limitée et conditionnée), et alors ne peut être appelée absolue, — cette limitation nécessitant en outre une autre déité aussi puissante que la première, pour expliquer tout le mal de ce monde. Aussi la doctrine secrète cosmogonique

des Arahats n'admet qu'une *Inconscience* (si l'on peut ainsi traduire) absolue, indestructible, éternelle et incréée, d'un élément (nous employons le mot faute d'un meilleur) absolument indépendant de toute autre chose de l'univers ; un quelque chose toujours et partout présent, une Présence qui fut, est et sera toujours, qu'il y ait un seul ou plusieurs dieux, ou aucun, qu'il y ait un univers ou non : un quelque chose qui existe durant les cycles éternels des *Maha Yugs*, durant les *Pralayas* aussi bien que durant les périodes de *Manvantara*. Ce quelque chose est l'*Espace*, le champ d'opération des Forces éternelles et de la Loi naturelle, la base (comme l'appelle très bien M. Soubba Rao) sur laquelle ont lieu les éternelles inter-corrélations d'*Ahâsa-Prakriti* ; celles-ci sont guidées par les pulsations régulières et inconscientes de *Sakti*, ce souffle ou pouvoir d'une déité consciente, diraient les théistes, cette énergie éternelle d'une loi éternelle et inconsciente, disent les bouddhistes. Donc, l'*Espace*, ou « *Fan, Bar-nanh* » (*Mâha Sînyatâ*), ou comme l'appelle Lao-tze, le « *Vide* », est la nature de l'absolu bouddhiste. (Voyez Confucius, « *Eloge de l'abîme* »). Le mot *Jira* n'a donc jamais été appliqué par les Arahats au septième principe, puisque c'est seulement par sa corrélation ou son contact avec la matière que *Fo-Hat* (l'énergie active des bouddhistes) peut développer la vie active *consciente* ; si l'on demandait : « Comment l'*Inconscience* peut-elle engendrer la *conscience* ? » nous répondrions : « Est-ce que le germe qui a engendré un Bacon ou un Newton était conscient ? »

NOTE V

Nos lecteurs européens ne doivent pas, déçus par la ressemblance phonétique, croire que ce nom « *Brahmam* » soit ici identique avec *Brahma* ou *Iswara* le Dieu personnel. Les *Upanishads*, qui sont l'évangile védantin, ne parlent d'aucun dieu de ce genre, et on y chercherait en vain une allusion à une divinité consciente. Le *Brahman* ou *Parabrahm*, l'absolu des Védantins, est neutre et inconscient, et n'a aucun rapport avec le *Brahmâ* masculin de la Triade hindoue ou *Trimurti*. Quelques orientalistes croient avec raison que ce nom est dérivé du verbe « *Brih* », *croître* ou *augmenter*, et que *Brahman* est dans ce sens la force expansive universelle de la nature, le principe vivifiant ou pouvoir spirituel répandu dans tout l'univers, et qui, dans son ensemble, constitue l'Unique Absolu, l'Unique Vie et l'Unique Réalité (1).

H. P. BLAVATSKY.

(Traduit de l'anglais, par Amaravella ; *Theosophist* de janvier 1882.)

(1) En présence de ces intéressantes discussions métaphysiques, qui se pour-

FRANC-MAÇONS ET THÉOSOPHES

D'où avez-vous tiré le plus de connaissances ? De l'*Inde*.
 Qui vous a le mieux guidé ? *La Nature*.
 Qu'a-t-elle produit en vous ? *Ma Régénération*,
 Qu'avez-vous à combattre ? *Mon Ignorance* (1).

C'est ainsi que la Franc-Maçonnerie montre à ses adeptes les sources de leur savoir.

Peu de questions sont aussi controversées que celles de l'origine réelle de la Maçonnerie. Les uns la font naître avec Adam lui-même, d'autres se contentent de la faire descendre de Salomon s'appuyant sur la légende d'Hiram racontée aux maîtres, d'autres affirment qu'elle a pris naissance lors de la destruction de l'ordre du Temple, d'autres enfin trouvent son origine dans une ligue politique formée en Angleterre. Voilà bien des opinions différentes et il y a certes de quoi embrouiller plus d'un historien. Cependant, en y réfléchissant bien, il est facile de montrer que tout le monde a raison.

C'est qu'en effet peu de termes renferment autant d'acceptions différentes que celui de Franc-Maçonnerie. Ce mot est une synthèse et, pour découvrir les idées multiples qu'il renferme, il faut faire une analyse aussi exacte que possible des éléments qui ont servi à le constituer.

Pénétrons donc dans les mystères maçonniques et voyons les lumières qu'ils peuvent nous fournir. D'abord nous apercevrons une foule de symboles, étranges pour le profane et trop souvent aussi pour le franc-maçon, se montrant au milieu de pratiques inconnues au commun des mortels. Symboles et pratiques constituent le fond de l'enseignement maçonnique.

Rien de tout cela ne nous est inconnu, cette mystérieuse étoile

suivent dans le *Theosophist* depuis huit ans, et qui sont certes *nouvelles* pour les écrivains de la *Revue Philosophique* et les professeurs de l'Université, nous ne pouvons nous empêcher de citer une belle phrase, très maladroite, dont nous a gratifiés ladite *Revue Philosophique* (avril 1882) : « Nous voilà donc dans un monde de thaumaturges... On peut se croire revenu au temps de Porphyre et de Jamblique; *seul le génie métaphysique a disparu*. Ces phénomènes merveilleux ne servent d'appui qu'à une doctrine confuse et *sans originalité*. » Puis cette phrase monstrueuse : « Elle ne trouve accès qu'auprès des gens du monde ». Oui, mais ce n'est pas le monde où l'on s'ennuie. (F. K. G.)

(1) Ragon. Tuileur général.

à cinq pointes portant à son centre la troisième lettre de l'alphabet hébreu et sa quadruple signification, cette branche d'acacia, cette rose au centre d'une croix à branches égales, ce delta qui vient remplacer le G de l'étoile flamboyante dans les aréopages, nous les retrouverons dans tous les livres de nos maîtres. C'est la science occulte qui parle par ces symboles et la science occulte est aussi et peut-être plus vieille que notre monde. Des travaux modernes nous permettent à peine de la suivre jusqu'à cette époque où la race rouge aurait dominé intellectuellement et physiquement sur notre planète (1).

La Maçonnerie considérée comme enseignant la science occulte descend donc de l'Adam-Kadmon comme certains le prétendent.

Ces pratiques mystérieuses des grades symboliques (1°, 2°, 3°) et philosophiques (30°) ne sont-elles pas une imitation des cérémonies qui présidaient en Egypte à l'initiation du Myste et de l'Épopète ? Les grades capitulaires (5° à 18°) ne nous retracent-ils pas la façon dont on enseignait l'histoire dans ces mêmes temples pour pallier aux mensonges intéressés des historiens ? Les traditions gnostiques n'apparaissent-elles pas superbes dans les agapes des R. . . + . . . ?

Considérée dans ses pratiques, la Maçonnerie est une imitation des mystères antiques dérivée de l'École gnostique d'Alexandrie.

Mais le grade philosophique de Kadosh (30°) vient nous fournir une nouvelle lumière. Entre la Maçonnerie générale et l'École d'Alexandrie se trouve un ordre religieux, gnostique et philosophique, c'est l'ordre des Templiers.

Les Templiers initiés en Orient ont rapporté les données hermétiques et philosophiques en Occident. L'ordre est supprimé et ses membres détruits en un seul jour. Quelques-uns échappent et créent la Maçonnerie active, politique. Les chapitres et les aréopages poursuivent leur œuvre en silence. Un jour, un cri retentit : « Vengeance » « Nekam Nekar » ; le couteau de la guillotine s'abat, une tête couronnée roule dans un panier. La moitié de la vengeance de *Jacobus Burgundus Molay* est accomplie. A quand le prochain coup de canon ?

Comme secte politique la Maçonnerie tire donc sa principale origine des Templiers échappés au massacre. — Plus tard vint s'y joindre l'élément écossais proprement dit.

(1) Fabre d'Olivet, *la Langue hébraïque restituée*, et Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs*.

En résumé, la Maçonnerie se compose de plusieurs éléments incorporés à des dates bien diverses.

1° De symboles et de mots secrets appartenant aux sciences occultes ;

2° De pratiques dépendant des anciennes initiations indiennes égyptiennes, grecques et gnostiques ;

3° D'éléments politiques constituant le but pratique de l'ordre.

Voyons ce qu'est devenu chacun de ces éléments aujourd'hui.

D'une manière générale on peut affirmer que partout la maçonnerie a sacrifié la théorie à la pratique.

Les symboles et les mots secrets ne sont plus considérés que comme des éléments de peu d'importance. On les garde parce qu'il faut donner un aliment à la curiosité des récipiendaires ; mais la plupart ont été dénaturés et sont aujourd'hui incompris.

À ce point de vue il faut diviser les maçons en deux catégories : les titulaires des bas grades surtout politiques et toujours encombrés (1°, 2°, 3°) et les titulaires des grades élevés (18° et 30°) religieux et philosophiques.

À tous il manque certaines connaissances fondamentales sur les sciences occultes, ce qui fait considérer les quelques grandes vérités consignées dans les catéchismes comme d'ennuyeuses leçons qu'on se hâte bien vite d'oublier quand on les a lues. Ce fait est surtout patent chez les frères des grades symboliques qui, presque toujours, ouvrent de grandes bouches quand on leur démontre qu'ils font de la science occulte. L'enseignement théorique qu'ils reçoivent est si mal dirigé que ce sont eux qui constituent la plus grande partie « des esprits forts » traitant de préjugés les enseignements de l'occultisme.

Les frères des grades élevés sont plus réfléchis. Ils ne savent comment concilier leurs symboles avec le savoir qu'ils possèdent. Ils croient que le Progrès a dépassé de beaucoup le sens que les anciens attachaient à ces images bizarres et ne les considèrent plus que comme des vieilleries.

Quelques-uns cependant ont senti tout ce qu'il y avait à tirer de l'étude des sciences occultes et ont essayé de réformer les erreurs commises par les frères. Citons dans cet ordre : Le Théosophe Claude de Saint-Martin, le F.°. Marconis et surtout le F.°. Ragon 33°. qui est bientôt devenu, grâce à ces connaissances, l'auteur sacré de la Franc-Maçonnerie.

Mais combien y en a-t-il comme lui aujourd'hui parmi les E.°. de la V.°. ?

Il faut croire qu'une de ces lois élevées dont la raison nous échappe ne permet pas que les antiques vérités transmises par

tradition puissent jamais se perdre, car à mesure que la Maçonnerie perdait le sens de ses symboles, des hommes formaient un courant parallèle au sien et transmettaient les données oubliées.

Ce sont d'abord les alchimistes dont les uns fondent les sociétés hermétiques, continuation des mystères anciens et base des mystères maçonniques (1), tandis que les autres gardent précieusement les vérités transmises par la civilisation précédente.

Puis les frères illuminés de la R. : † . : dont quelques-uns fonderont des chapitres.

Enfin, de nos jours, de la source de toutes les initiations, de l'Inde, est parti un mouvement dont les progrès s'accroissent chaque jour davantage. Là-bas, l'antique vérité intégrale subsiste toujours (2), des hommes supérieurs en sont les fidèles gardiens et c'est sur l'inspiration de quelques-uns d'entre eux qu'est né le mouvement théosophique.

Ce mouvement a marqué le réveil de l'occultisme en France et l'année 1887 est remarquable à ce point de vue (3).

A défaut d'une réforme dont les véritables maçons sentent chaque jour la nécessité de plus en plus impérieuse, la théosophie peut être d'un immense secours à la Franc-Maçonnerie. Ne se mêlant pas du mouvement politique en quoi que ce soit, la Société théosophique, qui compte aujourd'hui plus de 136 branches dans le Monde, envoie son action des hautes sphères où elle puise son inspiration. C'est une des sources les plus sûres pour le relèvement de la théorie et des symboles tombés en désuétude chez les Franc-Maçons : il faut bien comprendre qu'il n'y a pas de pratique sérieuse possible sans une théorie stable.

Ainsi que dire de ces morceaux d'architecture dans lesquels l'orateur essaye d'expliquer la doctrine philosophique des quatre éléments par la chimie contemporaine ? C'est tout simplement grotesque.

Et cet Ignis dont on ne comprend pas le sens et qu'on prend pour le feu vulgaire, tandis qu'on ne voit pas la polarité des forces magnétiques dans l'Étoile flamboyante ?

Mais alliez donc vos symboles à la théorie que vous fournit l'occultisme et vous allez voir se dresser une force dont la puissance est encore inconnue de nos jours.

Derrière les épreuves de l'aspirant aux secrets de la Chambre du

(1) Voir *l'Étoile flamboyante* du baron de Tschoudy ; Paris, 1766, in-8, où l'on trouvera les statuts des Philosophes inconnus (t. II, p. 195).

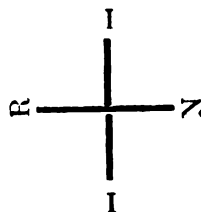
(2) Voir le *Monde occulte* de Sinnett, traduit en français par Gaboriau (1887).

(3) Il est curieux en effet de constater le nombre d'ouvrages sur la science occulte parus en cette année comparativement aux autres.

Milieu, je vois apparaître le myste errant dans les souterrains des pyramides vêtu de son manteau et tenant d'une main sa lampe fumeuse et de l'autre son long bâton. Il a failli mourir dans les épreuves auxquelles les prêtres de l'Égypte l'ont soumis ; mais il est sorti victorieux et la palme de l'initié est le fruit de sa victoire ; et quand ils voient Homère ou Virgile remettre la branche sacrée au héros qui a surmonté les périls de la descente aux enfers vos maîtres s'écrient : « L'acacia m'est connu ».

Derrière la parole mystérieuse retrouvée par le R. . † . . d'Herédum, je vois apparaître toute la science antique : les blocs de rochers roulent transportés par une force invisible, les pyramides s'élèvent et devant elles le sphynx sonde l'infini de son regard de pierre ; je vois la terre s'ouvrir à la demande d'un vieillard de quatre-vingts ans pour engloutir les révoltés, je vois les prêtres initiés de Delphes repoussant à coup de tonnerre l'armée des envahisseurs du temple qui s'enfuient terrifiés. Et quand dans le silence du sanctuaire l'initié demande à l'hiérophante le secret de tous les miracles, il entend prononcer une formule mystérieuse :

Ignem
Natura
Regenerando
Integrat (1)



PAPUS, myste.

L'INITIATION (SUITE)

La longue analyse qui précède de la méthode dans nos sciences, a montré quel secours elles sont obligées de demander à la philosophie, quels rapports elles ont avec elle.

Nous avons trouvé l'observateur et l'expérimentateur continuellement aux prises avec l'Infini et l'Absolu, sans qu'ils puissent les éviter même dans le fini le mieux limité. Nous avons noté que plus nos sciences prétendent se borner au monde contingent,

(1) C'est par le feu que la nature accomplit sa régénération. On dit encore dans le même sens *Ignem Natura Renovatur Integra*.

moins elles sont capables de satisfaire, même dans les limites qu'elles s'imposent, au but suprême de leur existence, la solution du problème humain. Nous avons vu la certitude que nous prêtons aux sens dans l'observation et l'expérimentation due en réalité au seul sens intime, à la *foi* dans les *principes* qui y sont inscrits ou ceux qui en découlent plus ou moins immédiatement. Nous avons reconnu que l'édifice fondé sur ces bases est construit dans toutes ses parties par la faculté qu'on prétend reprocher le plus à la métaphysique : l'imagination, l'*intuition*, aussi bien dans les opérations inductives que dans celles déductives. Nous avons retrouvé cette même intuition toujours indispensable, toujours dominante, dans tous les détails de l'expérimentation ou de l'observation, comme dans l'interprétation de leurs résultats, à tous les degrés de la recherche scientifique. Ainsi pour amasser les matériaux de toute connaissance, la *Foi dans notre sens intime*, dans ses sensations, dans ses principes ; pour édifier ces matériaux depuis leur plus simple assemblage jusqu'aux théories les plus complexes, l'*Intuition* ; voilà à quoi se réduisent toutes nos sciences, même les plus précises !

Mais ce sens intime, cette intuition, sont-ils infallibles ? — La réponse est bien remarquable : — La conscience est infallible, c'est-à-dire irrésistible, quand elle fournit la vérité première ; mais là seulement est l'évidence. A l'autre extrémité, l'Intuition devient l'imagination, la fantaisie, l'erreur, jusqu'à la divagation, à l'ignorance complète.

Entre ces deux extrêmes, toute une série de notions de certitude variée qu'il serait facile de classer dans un ordre hiérarchique, la plus certaine étant toujours celle qui se rapproche de la vérité *a priori*.

Contentons-nous, pour le montrer, de quelques traits faciles à retrouver dans ce qui précède : Après les vérités premières, viennent les concepts simples, puis les jugements, puis les axiomes qui renferment des jugements.

Nous trouvons ensuite les principes du sens intime, et toute une série de principes de moins en moins certains, comme ceux qui sont à la base de la plupart de nos sciences (principe de la moindre action, de l'égalité de l'action et de la réaction, etc., etc.).

Les lois bien établies les suivent.

Puis les théories diverses, et enfin les hypothèses.

Tous les efforts de l'Intuition tendent donc vers ce but : rapprocher, autant que possible, toute conclusion de la vérité première ; augmenter ainsi le nombre des *principes*, seuls capables de donner la certitude ou qui du moins lui fournissent une base

plus large à mesure qu'ils se multiplient. La conquête du principe est le but de l'Intuition. • Un esprit, qui serait en rapport plus intime avec l'inconscient, dit Hartmann, trouverait d'intuition la réponse à toutes les questions et saisirait instantanément la solution nécessaire que la logique impose » ; c'est aussi ce que pense Taine cité plus haut.

Or, comment cette conquête est-elle possible ?

Est-ce en entassant les conclusions tirées du phénomène pour élever le point de départ de l'Intuition ?

Est-ce par un accroissement de cette faculté même, tel qu'elle devienne capable de percevoir directement un plus grand nombre de principes ?

Avant d'aborder ce nouveau problème et pour le résoudre, nous devons achever de préciser l'importance et le rôle respectifs de la philosophie et de la science en discutant les objections principales par lesquelles les savants prétendent s'affranchir de la métaphysique. Elles ne sont que l'effet d'une réaction naturelle, qui n'est pas encore achevée après trois siècles, contre les abus et les erreurs de la spéculation; les théories par lesquelles on justifie cette ingratitude trahissent une répugnance plus traditionnelle qu'instinctive.

..

Sans doute, nous dit-on, nos sciences sont encore remplies d'hypothèses, mais ce n'est là qu'un moyen provisoire de suggérer les recherches ; quand les lois seront bien connues, quand on en saura l'enchaînement, quand on pourra déterminer les conséquences fatales d'un ensemble de faits donnés, les sciences n'avanceront plus qu'avec les procédés logiques et méthodiques, non avec les tâtonnements de l'empirisme.

Voyons si cela est exact.

Oublions, si l'on veut, pour un moment, le rôle capital de l'imagination dans tous les détails de la science ; contentons-nous, comme le fait cette assertion, d'un coup d'œil superficiel et général sur nos sciences ; il ne nous sera pas difficile de reconnaître encore où est ici l'illusion de nos savants. Sans doute, leurs hypothèses sont de plus en plus rares parce qu'ils ont réussi, en amoncelant les analyses de détail, en multipliant les rapprochements, à éliminer par les procédés que nous avons rappelés, une quantité de théories erronées ; sans doute, ce même travail, que nous négligeons encore de revendiquer pour son auteur véritable, la philosophie, a eu pour résultat de coordonner les détails étudiés, de les relier en grandes masses, de faire de leur

mosaïque une première ébauche indiquant quelques ensembles. Mais il est facile de voir aussi, comme nous avons eu à le constater déjà, que si les hypothèses diminuent en nombre elles augmentent considérablement en étendue et en incertitude. A mesure qu'elles s'appliquent à des causes plus générales, elles approchent des limites qui séparent le physique du métaphysique, le phénomène du noumène ; elles sont à la fois plus intuitives et plus impossibles à vérifier par des observations où l'espace, le temps et la force nous échappent, à moins que l'intuition ne vienne plus que jamais à leur secours ouvrir des horizons nouveaux, montrer des conséquences inattendues, inspirer au génie de ces théories qui révèlent un monde.

Hypotheses non fingo, disait naïvement Newton, et par là, oubliant sans doute sa théorie optique des émissions, réfutée cent ans plus tard par son digne émule Fresnel, il voulait dire qu'il ne faisait plus qu'une hypothèse, celle de l'attraction ; seulement, elle était colossale. Il a fallu près de 200 ans pour en achever la démonstration, due surtout à Leverrier, et voici qu'aujourd'hui, bien des savants songent déjà à remplacer ce monument qu'on commence à trouver trop étroit. (Voir les théories de Graham, de Thomson, etc.)

Que dire aussi de cet éther dont nos physiciens se prennent à douter pour se mettre résolument en face de la force et de la substance ? (Voir le discours de Clausius, les travaux de Tyndall, de Hirns etc.) Que dire encore de l'évolution, née d'hier et qu'on veut étendre à tout déjà ; de la force vitale, remise à l'ordre du jour par l'embryogénie, et les derniers travaux de Claude Bernard ; de la suggestion, mot qui prouve bien mieux qu'il ne la cache l'impuissance de nos sciences en face de cette énigme suprême qu'elle n'aborde qu'à son corps défendant, le phénomène psychologique ?

Le travail de l'analyse, on ne peut trop le rappeler, ne contribue à la connaissance qu'en fournissant une nomenclature indéfinie et stérile en elle-même ; ce qui fait proprement la science, c'est la synthèse, assemblage de ces matériaux inertes en un tout harmonieux, vivant et fécond. Or ce travail-là, qui est le propre de l'intuition, qui est tout intérieur, abstrait, imaginaire et qu'il faut faire dès le début de la science positive, va toujours croissant en étendue et en importance à mesure que cette science pénètre plus avant. Plus l'horizon s'élargit, plus la synthèse est vaste, plus l'*a priori* s'impose.

Loin donc de croire qu'elles puissent échapper à l'hypothèse, à l'intuition, au métaphysique, révélateur suprême, nos sciences

doivent avouer qu'elles arrivent à certaines limites qu'elles ne dépasseront jamais sans se transformer en se spiritualisant. La connaissance est sujette comme l'individu à la loi de l'évolution ; en grandissant, elle change de milieu et il faut qu'elle s'adapte ; l'esprit humain ne peut connaître la nature infinie où il est plongé s'il se refuse à s'étendre infiniment, s'il perd la foi dans l'infinité de sa propre force. Il faut qu'il perce sa coquille ou qu'il périsse dans l'œuf.

*
* *

Nullement, me répond un savant, votre intuition ne nous conduira jamais que dans ce monde idéal dont nous sommes justement appelés à reculer graduellement les limites. Votre métaphysique, je ne veux ni la nier ni la dédaigner, mais il faut lui assigner son véritable rôle ; tout ce qu'elle nous fournit, c'est *la forme* de nos pensées, rien de plus ; *le contenu* de la connaissance, c'est nous qui le donnons, et nous le puisons dans l'observation et l'expérience.

Voici textuellement, du reste (par extrait toutefois), cette théorie exposée par l'un des premiers savants de notre temps, M. Berthelot. Elle mérite le plus sérieux examen, soit par l'autorité qu'elle emprunte d'un nom si justement célèbre, soit par sa diffusion considérable dans le public, car M. Berthelot a mis ici la netteté de son esprit supérieur au service de ce qu'il y a de plus universel, mais de moins solide aussi, *le sens commun*, cet aperçu superficiel de la vérité, mélange hybride de ce que l'ignorance est capable d'emprunter au génie et de ses propres illusions. (1)

« La métaphysique, dit notre grand chimiste (Science et philosophie, 1886), renferme un certain nombre de réalités mais qui
« n'ont pas d'existence démontrable en dehors du sujet. Elle
« étudie les moules suivant lesquels l'esprit humain est obligé de
« concevoir les choses... Cependant, ces moules, envisagés indé-
« pendamment [de toute réalité, sont vides aussi bien que les
« mathématiques... Pour raisonner, nous sommes obligés de

(1) Dans la discussion de cette importante citation, dont la critique restera sans doute bien indifférente à M. Berthelot, il ne s'agit nullement de sa personnalité ; je regrette au contraire de le voir se livrer ainsi au premier écolier venu en philosophie, fût-il, comme c'est le cas, l'un de ses plus sincères et de ses plus anciens admirateurs. Notre chimiste n'est nommé ici que comme l'organe le plus autorisé peut-être de cette partie du monde savant qu'on pourrait appeler *la bourgeoisie* du positivisme ; faute de temps pour une étude suffisante de la métaphysique, on y hésite entre le positivisme franc qui se base si ingénieusement sur nos sciences, et le spiritualisme pur, traduction tout aussi exclusive de nos aspirations les plus intimes ; on croit cependant trouver le repos dans un *juste milieu* éclectique sans consistance et sans caractère.

« substituer aux réalités certaines abstractions plus simples,
 « mais dont l'emploi enlève aux conclusions leur rigueur absolue...
 « C'est un des principes de la science positive qu'aucune réalité
 « ne peut être établie par le raisonnement... Toutes les fois que
 « nous raisonnons sur des existences, les prémisses doivent être
 « tirées de l'expérience... Il faut savoir que tout système n'a de
 « vérité qu'en proportion, non de la rigueur de ses raisonnements,
 « mais de la somme de réalités qu'on y introduit... Aucune
 « réalité ne peut être atteinte par le raisonnement pur... Cepen-
 « dant chaque homme est forcé de se construire ou d'accepter un
 « système complet, embrassant sa destinée et celle de l'Univers.
 « Comment ce système doit-il être construit? C'est la question
 « de la méthode dans la science idéale... Elle n'a qu'un seul
 « moyen c'est d'appliquer tous les ordres de faits que nous pouvons
 « atteindre, avec leurs degrés inégaux de certitude, ou plutôt de
 « probabilité. Ici chaque science apportera ses résultats les plus
 « généraux... Mais les notions sont disjointes dans une même
 « science et surtout d'une science à l'autre ».

« Pour les réunir il faut recourir aux tâtonnements et à l'imagi-
 « nation, combler les vides, prolonger les lignes... Plus on s'élève
 « dans l'ordre des conséquences, plus on s'éloigne des réalités
 « observées, plus la probabilité diminue. Ainsi, tandis que la
 « science positive une fois constatée l'est à jamais, la science
 « idéale varie sans cesse et variera toujours ».

Commençons par noter le point faible de ces arguments : Rien n'y est défini ; ni la *réalité* ni l'*idéal* qu'on oppose comme incompatibles, ni la *forme vide* opposée à la matière de la science, ni l'*abstrait* et le concret, ni le *subjectif* dédaigné pour l'*objectif*. On se contente d'affirmer que l'un des deux existe, mais sans le montrer ; or là précisément est la question qu'on résout ainsi par elle-même : la forme, l'idéal, le subjectif sont-ils les contraires du fond, de la réalité de l'objectif, ou seulement leurs opposés, comme l'acide est l'opposé de la base ; c'est-à-dire sont-ils le complément ou la négation les uns des autres ? Tout ce que l'on dira avant d'avoir établi ce point, avant d'avoir défini les termes, ne peut être, malgré le ton le plus doctoral, qu'une véritable forme vide, *verba tantum et voces* ; on pourra ainsi nier la métaphysique, mais parce qu'on l'aura tronquée, on fermera les yeux pour nier la lumière. Abordons plus franchement ce sujet, nous le verrons alors sous un tout autre jour.

..

Qu'est-ce d'abord que la *réalité* ? — C'est un préjugé bien com-

mun que de n'y comprendre rien de ce qui échappe à nos sens : il s'accuse par une extension abusive des mots, car le mot *réel*, du latin *res*, chose, signifie simplement ce que nous percevons ; affirmer qu'au delà il n'y a rien qu'illusions et fantômes, c'est prétendre que nos sens atteignent tout ce qui existe, et, cette prétention a particulièrement lieu d'étonner dans la bouche des savants, puisque nos sciences soutiennent une lutte continuelle contre l'impuissance ou les erreurs des sens.

Le mot réalité ainsi détourné de son acception véritable signifie donc : être, existence en soi ; et, dire qu'il n'y a de réalité que dans le phénomène, c'est affirmer que l'imperceptible n'existe pas, que nous connaissons tout, par conséquent, ou, sinon c'est prononcer sur ce qu'on avoue ne pas connaître. C'est donc en tout cas une absurdité à laquelle on ne peut s'arrêter avec satisfaction.

Nous avons reconnu que le but de nos sciences est d'approcher toujours de l'absolu ; de l'atteindre, s'il est possible ; que ce qu'elles poursuivent dans l'étude de la matière, c'est la cause ; que ce qu'elles cherchent sous le physique, sous la *réalité*, c'est le métaphysique, l'idéal, l'essence ; hors de là il peut y avoir des sciences, ou plutôt des industries, mais non pas la *science*.

Nous avons vu, avec plus de développements encore, que le moyen de la science, le seul qu'elle ait effectivement à sa disposition pour atteindre la certitude, c'est l'affirmation de l'identité de l'opinion intuitive, hypothétique avec les principes inscrits dans le sens intime.

C'est donc dans le domaine de l'invisible, de l'idéal que la science trouve toute sa force ; c'est là que sont également son but et son moyen.

Il faut bien, d'ailleurs, que la *réalité*, en prenant le sens le plus large du mot, c'est-à-dire la vérité, se confonde avec cette certitude qui n'est que dans l'identité avec les principes nécessaires de la pensée, sinon la science n'est qu'un leurre et n'a plus aucune raison d'être. En d'autres termes, la *réalité est dans l'intelligence* ; voilà où nous amène nécessairement l'analyse précédente de nos sciences.

Sans doute, en précipitant les conclusions, on pourra nous pousser d'ici dans cette conséquence extrême et d'apparence absurde qu'il n'y a de réalité que dans l'idéal, mais ce ne serait là, en fait, qu'une querelle de mots qui nous éloignerait inutilement de notre sujet ; la suite la videra. Contentons-nous, pour y répondre aussi brièvement que possible, de cette remarque que rien ne s'oppose à ce que le phénomène soit aussi réel que l'intelligible et réciproquement.

Êtres finis, noyés dans l'infini, nous sommes organisés pour percevoir avec clarté le milieu qui nous entoure immédiatement ; c'est ce milieu que nous appelons les choses, *res*, la réalité dans le sens propre du mot. Cette réalité, cependant, devient de plus en plus nuageuse à mesure que nous nous éloignons de notre plus prochain voisinage, comme il arrive des objets dans le brouillard. Au delà et en deçà est l'idéal qu'il nous est donné de concevoir seulement et de ne conquérir que petit à petit. Nous l'opposons au réel, mais cette opposition n'est pas dans la nature des choses ; ce n'est qu'à notre point de vue, relativement à nous, et parce que nous sommes dans le brouillard, qu'il y a un réel, ce qui est près de nous, et un idéal, ce qui est loin de nous, caché à notre vue. Cependant, ce qui nous échappe est, aussi bien que ce que nous percevons.

Bien plus, le motif de ce que nous percevons dans notre horizon si étroit, est évidemment ou dans le Tout, ou en dehors du Tout ; en tous cas, dans ce que nous ne voyons pas, dans ce que nous nommons l'idéal. C'est ce que l'on exprime en disant que le *phénomène* (du grec *phainô*, j'apparais, ce qui est perceptible), a nécessairement sa raison d'être dans le *noumène* (du grec *noeô*, je pense — ce qui est seulement intelligible), et, dans ce sens il est vrai et juste de déclarer que le phénomène n'est qu'une illusion parce que cela signifie que nous borner à ce que nous percevons, c'est juger de ce que nous ne connaissons pas ; c'est nier le tout au nom de la partie. Mais, dans le sens large et complet qui convient seul à la science, il faut déclarer que la réalité phénoménale est la manifestation d'une réalité immuable et invisible ; il ne faut donc dédaigner ni le phénomène au nom de l'idéal, ni l'idéal au nom du phénomène. On doit, au contraire, trouver l'un dans l'autre et l'un par l'autre, afin de se rapprocher toujours de ces sources ineffables de toutes choses, les *Principes* !

* *

Ici, l'objection se dresse sous une autre apparence qui va nous repousser encore au seuil de la question fondamentale ; c'est, au fond, ce que M. Berthelot nous oppose principalement :

Oui, nous dit-on, le monde nouménal est une réalité, mais c'est une réalité qui échappe à la nature humaine ; la pensée par laquelle on croit atteindre ce monde ne fournit effectivement qu'une forme, le fantôme de la connaissance ; c'est un moule idéal que nos savants seuls peuvent remplir.

J'avoue que j'ai une peine infinie à saisir cet argument aussi spécieux en apparence que subtil au fond, et je crois mes senti-

ments partagés par tous ceux qui ont tant soit peu sondé leur propre pensée. Je ne puis venir à bout de me représenter ces moules imaginaires qui ne sont faits d'aucune substance réelle et qui, pourtant, arrêtant la matière qu'on y verse, lui donnent la seule forme possible pour nous, la seule compatible avec la certitude, avec la réalité. Ou bien, si je me les représente comme composés eux-mêmes d'une réalité quelconque, il faut bien que cette réalité soit idéale, et dans ce cas, non seulement l'idéal s'accuse en eux comme une réalité accessible, mais encore j'y vois la seule réalité, puisque, sans celle-là, la prétendue matière fournie par le phénomène n'aurait rien de défini, de perceptible ; me voici donc encore forcé de déclarer que sans ces moules le phénomène n'est qu'illusion, ce qui implique contradiction, puisqu'ils sont eux-mêmes, nous dit-on, une pure chimère.

Mais tout cela n'est peut-être qu'une comparaison, une image de la pensée de nos savants ; ne nous y arrêtons pas même pour constater quelle difficulté elle accuse chez eux d'exprimer nettement ce qu'ils voient peut-être avec quelque clarté ; allons au fond de cet argument. Aussi bien, puisqu'ils nous attirent eux-mêmes sur le terrain inévitable de la métaphysique, je pense que nous y serons tous à l'aise et que nous ne devons plus craindre d'y lutter franchement. Je vais donc montrer d'abord que, si l'idéal est subjectif, le réel le sera tout autant, au même titre, et, mis en éveil par cette difficulté, je rechercherai résolument ce que c'est que la *forme*, le *subjectif*, l'*idéal*, l'*abstrait*. Je ferai en cela ce que M. Berthelot aurait dû faire : au lieu de m'arrêter à Kant, en ne l'acceptant qu'à moitié, je le critiquerai lui-même avec ses successeurs jusqu'à ce que j'arrive, si je le puis, à me satisfaire au moins un peu plus complètement que ne le fait notre grand chimiste dans sa désolante conclusion, sur le terrible problème du sphynx, les possibilités humaines. Que le lecteur, toutefois, se rassure, je ne donnerai que de très rapides aperçus de ces vastes régions qui demanderaient des volumes pour être décrites convenablement, car c'est à peine si je puis espérer ici indiquer seulement une orientation précieuse à la pensée.

Admettons, avec M. Berthelot, que « les réalités de la métaphysique n'aient pas d'existence en dehors du sujet », c'est-à-dire de la pensée humaine ; la première conclusion qui en ressortira sera que le phénomène lui-même doit nous échapper puisque, l'étude de la méthode scientifique nous l'a montré, nous ne connaissons le phénomène que par la métaphysique et ses catégories, ou ce qu'on appelle improprement, ses abstractions. Aussitôt, ce qu'on nous présente comme la seule réalité capable de donner un corps à

l'inanité de nos moules, s'évanouit avec eux et nous voilà abandonnés dans le vide, nous demandant même si nous pouvons être sûrs de notre propre existence subjective. Il n'y a plus pour nous qu'un son perceptible dans l'Univers, le rire diabolique du scepticisme !

Kant tentait d'échapper à ces conséquences par un raisonnement singulier : J'ai, disait-il, la conscience de mon existence dans le temps ; tout ce qui est déterminé dans le temps suppose des changements ; ces changements supposent un principe durable ; or, ce principe ne saurait être en moi, car je n'aurais alors que la conscience de ce principe et non celle des changements dans le temps. D'où il conclut que les lois de la pensée applicables aux changements dans le temps et l'espace (c'est-à-dire les idées de substance, de qualité, etc., ce qu'il appelle avec Aristote, les *catégories*) ont une signification objective, tandis que les autres, les *Idées*, n'en ont aucune, sont complètement subjectives. C'est la doctrine que nous reproduit M. Berthelot.

Passons sur la première objection qu'elle soulève à savoir que, fondée sur un raisonnement, c'est-à-dire sur des idées subjectives, elle doit être sans existence réelle pour ceux même qui l'avancent.

Passons aussi sur le défaut de logique de ce raisonnement, défaut qui consiste en ce que l'idée du changement dans le temps pourrait très bien être fournie à la conscience par nos idées subjectives seules, comme nous verrons plus loin que les positivistes le démontrent, ce qui infirme les prémisses.

Passons encore sur ce qu'il y a d'illégitime dans cette distinction arbitraire des catégories et des idées ; car, ou les catégories sont le fruit de l'expérience, du phénomène que nous ne connaissons pas sans elles, et alors nous sommes enfermés dans un cercle vicieux, leur certitude nous échappe avec celle de leur source — ou elles sont lois naturelles, nécessaires, supérieures, absolues comme les idées, donc de même nature qu'elles, et leur distinction n'est pas fondée.

Il nous reste cette difficulté capitale : Tout ce que je pourrai connaître ce sera au plus le phénomène en lui-même, mais j'aurai beau le modifier, le combiner, le tourmenter, la loi que j'en retirerai, cette loi qui est le seul but de la science, ne sera jamais qu'une forme vide, stérile, subjective, sans certitude. J'aurai fait passer la muscade de gobelet en gobelet, sans rien produire, et la science s'évanouit en naissant comme un habile tour de main dont on aurait trouvé le secret. J'en tirerai bien des relations, des rapports, une industrie, dont les forces m'écraseront demain peut-être dans mon ignorance ; mais quant au monde réel, à la

sphère de la certitude, de la vérité, elle m'est à jamais inabordable; je m'y heurte inutilement comme un insecte aux vitres qu'il veut traverser. L'humanité, le monde, ne sont donc plus que de funèbres mensonges, et la voix infernale du doute universel me crie encore avec ironie : regarde un instant le beau, le bien, l'infini, désire-les de toutes tes forces, cherche-les de tout ton être, puis disparais pour jamais dans ton impuissance; j'ai d'autres victimes à créer après toi pour jouir éternellement de leur supplice : *Il n'y a de vrai que le mensonge !*

Toute notre science n'est que contradictions, *antinomies* insolubles, concluait Kant; nous n'avons qu'un refuge, obéir à notre conscience sans savoir pourquoi, ni dans quel but; par là nous retrouverons sans doute la vérité.

Non, ont répondu successivement et avec une autorité croissante, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Hartmann. Non, tout n'est pas contradiction, car au-dessus du pour et du contre il y a l'ensemble, au-dessus de la thèse et de l'antithèse il y a la synthèse; au-dessus de la diversité des notes il y a leur harmonie; au-dessus du Sujet et de l'Objet, du Moi et du Non-Moi, il y a l'Absolu qui les renferme. *L'Unité se fait partout dans la dualité par la Trinité.* L'Absolu s'oppose, il est vrai, à lui-même mais c'est en soi-même; le Moi se voit dans le Non Moi, pour retourner au Moi; ou dans le langage plus précis d'Hartmann, l'Inconscient se fait Conscient dans le monde pour rentrer en lui-même avec la Conscience de son Inconscience pour ainsi dire. C'est là la raison du Monde, de son existence, de son devenir, c'est là la Vie de l'Univers dont vous disséquez le cadavre; c'est l'Être lui-même. Si nous ne le voyons pas c'est que dans le sentiment borné de notre personnalité, nous prétendons nous isoler de Lui; c'est que nous retombons toujours dans l'erreur des Manichéens de faire des Êtres distincts du Moi et du Non Moi, du Bien et du Mal; c'est pour parler autrement, avec la religion, qu'entraînés, comme le symbolique Satan, ou comme les Titans antiques par un orgueilleux égoïsme, et voulant égaler Dieu devant qui nous nous dressons pleins d'envie, comme devant le Bien absolu, nous tombons fatalement dans le Mal absolu, dans l'antinomie, dans le doute.

Et maintenant, dira-t-on, comment pouvons-nous remonter à cette unité? Où est notre salut après cette chute? — En nous même, sans doute, à moins que le monde ne soit qu'une odieuse tyrannie gouvernée par un potentat aussi cruel demain qu'il était bon hier, instrument lui-même, par conséquent de la *Fantaisie*, qui serait alors la vraie souveraine universelle! C'est ce que nous

dit encore la Bible quand elle nous représente la femme, image de l'intelligence humaine, séduisant l'homme par la science du bien opposé au mal, puis le rachetant en écrasant la tête du serpent (symbole double lui-même) qui les a divisés. C'est ce que nous dit encore l'Évangile par l'incarnation du Verbe, fils de Dieu, dans le corps humain, sa descente jusqu'aux enfers et sa réunion à son Père. Notre salut c'est enfin, pour revenir au langage philosophique, la *Pensée* qui percevant en nous le moi et le non moi, l'objet et les sujets, nous accuse leur union dans l'absolu.

Examinons de plus près cette assertion.

(A suivre.)

F. CH. BARLET (M. S. T.)

LE DÉSIR DE VIVRE EST-IL DE L'ÉGOÏSME ?

Ce passage de l'article *l'Elixir de Vie* « Vivre, — vivre — vivre ! telle doit être sa résolution inébranlable », est souvent cité par des lecteurs superficiels ou peu sympathiques comme une preuve que les enseignements de l'occultisme représentent l'égoïsme le plus concentré. Pour décider s'ils ont tort ou raison, il faut commencer par s'assurer du sens du mot *égoïsme*.

Suivant une définition compétente, l'égoïsme est « cette attention exclusive d'une personne à son bonheur ou à son intérêt personnels : cet amour ou préférence de soi-même qui lui fait diriger tous ses efforts vers le développement de son intérêt, de son pouvoir ou de son bonheur propres, sans regard pour ceux d'autrui. »

En un mot, un individu absolument égoïste est celui qui s'occupe de lui-même et de personne autre, qui, en d'autres termes, est si fortement imbu du sentiment d'importance de sa personnalité, qu'elle est le centre de toutes ses pensées, de tous ses désirs et de toutes ses aspirations, et qu'au delà de cette sphère il n'y a pour lui que le vide absolu. Peut-on dire dès lors qu'un occultiste soit égoïste quand il désire vivre au sens dans lequel ce mot est employé par l'auteur de l'article sur *l'Elixir de vie* ? Il a été dit mainte et mainte fois que le but final de tout aspirant à la science occulte est le *Nirvāna* ou *Mukti*, un état où l'individu, libre de tous les *upadhis* (1) de *maya*, (2) devient un avec *Paramātmā* (3) ;

(1) Bases, véhicules.

(2) Illusion, le pouvoir cosmique qui rend possible l'existence phénoménale.

(3) L'Esprit suprême.

traduisons en langage chrétien : où le *Fils* s'identifie avec le *Père*. A cet effet, il faut déchirer tous les voiles de l'illusion qui crée un sens d'isolement personnel, un sentiment de séparation d'avec le *Tout* ; en d'autres termes, l'aspirant doit rejeter peu à peu tous les sentiments d'égoïsme dont nous sommes tous plus ou moins affectés. L'étude des lois de l'évolution cosmique nous montre que plus celle-ci s'élève plus elle tend vers l'unité. De fait, l'unité est la possibilité suprême de la nature, et ceux dont la vanité et l'égoïsme marchent contre ses desseins ne peuvent manquer de subir le châtimeut de l'annihilation. Ainsi l'occultiste reconnaît que la philanthropie et la solidarité universelle sont des sentiments nécessaires, sont les lois mêmes de notre existence, et tout ce qu'il fait est un effort pour détruire les chaînes de l'égoïsme que la *maya* nous a forgées à tous. Et le combat entre le bien et le mal, Dieu et Satan, Souras et Asouras, Dévas et Daityas, mentionné dans les livres sacrés de toutes les nations et de toutes les races, est le symbole de la lutte entre les inclinations égoïstes et les autres, lutte qui se passe dans l'homme, quand il essaye de suivre les desseins supérieurs de la nature, jusqu'à ce qu'il ait absolument vaincu les tendances inférieures, les tendances animales, jusqu'à ce que l'ennemi soit anéanti dans la déroute. Il a été non moins souvent établi, dans différents écrits sur l'occultisme, théosophiques ou autres, que la seule différence entre un homme ordinaire accomplissant son œuvre d'accord avec la nature durant le cours de l'évolution cosmique, et un occultiste, est que ce dernier, possédant des connaissances supérieures, emploie des méthodes de dressage et de discipline aptes à presser ce cours d'évolution de sorte qu'il atteigne dans un temps relativement court le sommet où l'individu ordinaire ne pourra arriver qu'en des billions d'années peut-être. Bref, il approche en quelques milliers d'ans du type que l'évolution de l'humanité ordinaire amènera dans le sixième ou septième rond du *Manvantara* ou progression cyclique. Il est évident qu'un homme ordinaire ne peut devenir un *Mahâtmâ* en une seule vie, ou plutôt en une seule incarnation. Or ceux qui ont étudié ce que l'occultisme enseigne sur le *dévakhan* et nos états futurs se souviendront qu'entre deux incarnations il y a une période considérable d'existence subjective. Plus ces périodes *dévakhaniques* sont nombreuses, plus est grand le nombre d'années auquel s'étend l'évolution en question. Aussi le principal but de l'occultiste est-il de se contrôler lui-même de façon à pouvoir régler ses états futurs, et ainsi diminuer graduellement la durée des états *dévakhaniques* entre deux de ses incarnations. Au cours de son progrès il arrive un moment où, entre une mort physique et la prochaine

renaissance, il n'y a plus de *dévakhān*, mais une sorte de sommeil spirituel : le choc de la mort l'a pour ainsi dire étourdi et plongé dans un état d'inconscience dont il se réveille dans un nouveau corps pour continuer son œuvre. Cette période de sommeil peut varier de vingt-cinq à deux cents ans, suivant le degré de son avancement. Mais si courte qu'elle soit, elle est toujours une perte de temps, aussitôt ses efforts tendent-ils à la diminuer, et il arrive graduellement à passer presque imperceptiblement d'un état d'existence à l'autre. C'est alors sa dernière incarnation, peut-on dire ; le choc de la mort ne l'étourdit plus. Telle est l'idée que veut faire naître l'auteur de l'article sur *l'élixir de vie*, quand il dit :

Vers l'époque où la limite mortelle de sa race est franchie, il est positivement mort, dans toute l'acception du terme, car il s'est débarrassé de toutes ou presque toutes les molécules matérielles dont la désagrégation aurait produit l'agonie de la mort. Il est mort graduellement durant toute la période de son initiation : la catastrophe ne peut arriver deux fois. Il n'a fait qu'adoucir, en l'étendant à un certain nombre d'années, l'opération de la dissolution que les autres endurent pendant une minute ou quelques heures. L'Adepté le plus élevé est par le fait mort au monde et en est inconscient ; il est oublieux de ses plaisirs, indifférent à ses misères, du moins au point de vue du sentimentalisme, car il ne devient jamais aveugle au sens sévère du devoir.

Le processus d'émission et d'attraction des atomes que dirige l'occultiste a été discuté au long dans cet article et d'autres écrits. C'est par là qu'il se débarrasse peu à peu de toutes les vieilles molécules grossières de son corps, et leur en substitue de plus pures et de plus éthérées, jusqu'à ce qu'enfin son ancien *sthula-sharīra* étant complètement mort et désagrégé, il vive dans un corps entièrement créé par lui-même et propre à son œuvre. Ce corps est indispensable à ses desseins, comme dit *l'Élixir de vie* :

Pour faire le bien, comme tout le reste, l'homme doit avoir à sa portée le temps et les matériaux : ces moyens sont nécessaires à l'acquisition de pouvoirs avec lesquels on peut faire infiniment plus de bien que sans eux. Ces pouvoirs une fois acquis, les occasions se présenteront de les employer.

Le même article continue en donnant dans ce but des instructions pratiques :

Il faut rendre l'homme physique plus éthéré et plus sensitif ; l'homme mental plus pénétrant et plus profond ; l'homme moral plus philosophe et plus rempli d'abnégation.

Si l'on perd de vue ces importantes considérations, on interprétera absolument mal le passage suivant :

Cet exposé fera comprendre aussi combien sont ridicules les gens qui demandent au *Theosophist* « de leur procurer des communications avec les Adeptes supérieurs ». C'est avec la plus grande difficulté qu'un ou deux d'entre ceux-ci peuvent être amenés, fût-ce par les convulsions d'un monde, à nuire leur propre progrès en se mêlant de nos affaires terre-à-terre. Le lecteur ordinaire dira : « Cette conduite n'a rien de *divin* ; c'est le comble de l'égoïsme »... Mais qu'il comprenne bien qu'un Adepté de haut grade, s'il entreprenait de réformer le monde, devrait nécessairement se soumettre à une incarnation de plus. Et les résultats précédemment obtenus par ceux qui ont suivi cette voie sont-ils assez encourageants pour pousser à un nouvel essai ?

En condamnant ce passage sous prétexte qu'il glorifie l'égoïsme, les critiques superficiels négligent plusieurs vérités profondes. En premier lieu, ils oublient les autres extraits déjà cités qui imposent l'abnégation comme condition nécessaire du succès, et qui nous informent qu'au cours des progrès on acquiert de nouveaux sens et de nouveaux pouvoirs avec lesquels on peut faire infiniment plus de bien que sans eux. Plus l'Adepté se spiritualise, moins il peut se mêler des affaires mondaines et grossières, plus il doit se borner à des travaux spirituels. On a répété à satiété que le travail accompli sur le plan spirituel est autant au-dessus du travail intellectuel que celui-ci est lui-même supérieur au travail physique. Aussi les Adeptes de très haut rang n'aident pas l'humanité autrement que sur le plan spirituel ; ils sont par leur constitution même incapables de prendre part aux affaires mondaines. Mais cela ne s'applique qu'aux Adeptes et de très haut grade. Il y a des Adeptes de divers degrés, et chacun travaille pour l'humanité sur le plan d'existence auquel il a pu s'élever. Il n'y a que les *chélas* qui puissent vivre dans le monde, jusqu'à ce qu'ils parviennent à un certain degré d'avancement. Et c'est parce que les Adeptes ont *souci du monde* qu'ils y font vivre et agir leurs *chélas*, comme le savent bien des gens qui ont étudié la question. Chaque cycle produit ses propres occultistes capables de travailler pour l'humanité sur tous les plans d'existence ; mais quand les Adeptes prévoient qu'à un moment donné l'humanité ne pourra produire d'occultistes capables de travailler sur un plan donné, ils pourvoient à la circonstance, soit en abandonnant volontairement leur progrès personnel pour attendre que l'humanité atteigne cette période, soit en refusant d'entrer au Nirvâna et en se soumettant à une réincarnation pour être prêts à agir quand le moment sera venu. Bien que le monde ne s'en doute guère, il y a en ce moment même certains Adeptes qui ont préféré rester dans le *statu quo* et qui refusent de prendre les plus hauts grades, pour le grand bien des futures générations humaines. En résumé, les Adeptes tra-

vailent avec harmonie, l'unité étant la loi fondamentale de leur être ; ils ont fait pour ainsi dire une division du travail, d'après laquelle chacun agit sur le plan qui lui est propre, pour notre progrès spirituel à tous ; et la méthode de longévité décrite dans l'*Elixir de vie* est l'unique moyen d'arriver à une fin qui, loin d'être égoïste, est certainement l'œuvre la moins personnelle à laquelle un être humain puisse se dévouer.

Traduit du *Theosophist* de juillet 1884, par AMARAVELLA.

CONTEMPLATION

On se fait généralement à ce sujet des idées fausses. On s'enferme pour quelque temps dans sa chambre, et l'on se met à contempler passivement son propre nez, un point du mur ou un morceau de cristal, sous l'impression que telle est la vraie forme de contemplation prescrite par le *raj-yoga* (1). Il est des gens qui ne comprennent pas que le véritable occultisme exige un développement parallèle, au physique, au moral, au mental et au spirituel, et qu'ils se nuisent à eux-mêmes, physiquement et spirituellement, en pratiquant ce qu'ils s'imaginent être *Dhyâna* (2). Nous pouvons utilement citer ici quelques exemples pour mettre en garde les étudiants trop zélés.

L'écrivain de cet article a rencontré à *Bareilly* un membre de la société théosophique, de *Farrukhabad*, qui lui a raconté ses mésaventures en versant d'amères larmes de repentir sur ce qu'il appelait ses folies passées. Il paraît que quinze ou vingt ans auparavant, ayant lu dans la *Bhagavad-Gîta* (3), un passage sur la contemplation, il entreprit de le mettre en pratique, sans en bien comprendre la signification ésotérique, et continua pendant plusieurs années. D'abord il éprouva un sentiment de plaisir, mais en même temps il s'aperçut qu'il perdait peu à peu le contrôle sur lui-même ; au bout de quelques années il découvrit à son grand embarras et chagrin qu'il n'était plus son propre maître. Il sentit alors son cœur devenir lourd, comme si on l'avait chargé d'un fardeau.

(1) La science du développement des pouvoirs psychiques et de l'union avec l'Esprit suprême. (N. du T.)

(2) Contemplation. Il y a six phases de *dhyâna*, suivant les degrés auxquels l'Ego s'abstrait de la vie sensuelle.

(3) *Le chant du Bienheureux* : épisode du *Maha-Bharata* traduit en français par *Burnouf*. (Note du traducteur.)

Il ne pouvait plus maîtriser ses sensations : la communication entre le cerveau et le cœur semblait interrompue. Le mal empirant, il cessa, dégoûté, sa contemplation. Ceci s'était passé il y avait sept ans au moins, et bien que depuis il ne se fût pas senti plus mal, il n'avait cependant jamais pu regagner son état primitif de santé corporelle et spirituelle.

Un autre cas s'est présenté à notre observation à *Jubbulpore*. L'individu en question, après avoir lu les œuvres de *Patanjali* et autres semblables, entreprit des séances de contemplation. Au bout de quelque temps il commença à avoir des visions anormales et à entendre des cloches harmonieuses, mais il ne pouvait exercer aucun contrôle sur ces phénomènes ni sur ses propres sensations. Il ne pouvait ni les produire à volonté, ni les faire cesser lorsqu'ils se produisaient. On pourrait citer bien d'autres exemples. Tandis même qu'il écrit ces lignes, l'auteur a sur sa table deux lettres sur le sujet en question, l'une de *Moradabad* et l'autre de *Trichinopoly*. En résumé, tout le mal vient de ce que l'on comprend mal le genre de contemplation prescrite aux étudiants par toutes les écoles de philosophie occulte. En vue de faire parvenir une lueur de réalité à travers le voile épais qui enveloppe les mystères de cette science des sciences, un article a été écrit, *l'Elixir de vie*. Malheureusement le bon grain semble n'être que trop souvent tombé sur un terrain stérile. Quelques-uns des lecteurs accrochent leur foi à ce passage de l'article en question : « Raisonnant du connu à l'inconnu, on doit pratiquer et encourager la méditation. » Mais hélas ! leurs idées préconçues les ont empêché de comprendre ce que l'on veut dire par méditation. Ils oublient que la méditation dont il s'agit est, comme le montre la phrase suivante, « le désir inexprimable de l'homme intérieur de s'en aller vers l'infini ; aux temps anciens elle signifiait réellement adoration ». Une certaine quantité de lumière serait projetée sur le sujet si le lecteur voulait se reporter à une autre partie de l'article et lire attentivement les paragraphes suivants :

« Donc, nous voici résolus à briser, littéralement et non métaphysiquement parlant, la coquille extérieure que nous connaissons comme notre corps mortel, et à éclore, vêtus d'une peau nouvelle. Cette seconde enveloppe n'est pas spirituelle, mais seulement plus éthérée. Une longue éducation préparatoire la rendra apte à la vie dans notre atmosphère : en même temps nous aurons graduellement fait mourir l'enveloppe extérieure.... nous devons nous préparer à cette transformation physiologique.

Comment nous y prendre ? Nous avons d'abord à nous occuper du corps actuel, visible, matériel, de ce qu'on appelle l'homme, bien que ce n'en soit que la carapace. Rappelons-nous cet enseignement de la science

que dans l'intervalle de sept ans environ nous changeons de peau, ni plus ni moins que les serpents ; et cela d'une manière tellement graduelle et imperceptible que, sans l'assurance que la science nous en donne après des années d'études et d'observations infatigables, nul n'aurait le moindre soupçon du fait..... Un homme, en partie écorché vivant, peut parfois survivre et se couvrir d'une peau neuve ; rien d'étonnant à ce qu'il en soit de même de notre corps astral ; il est possible d'endurcir aux variations atmosphériques ce corps vital. Tout le secret est de réussir à le dégager, à le séparer du corps visible ; et pendant que ses atomes généralement invisibles se concrètent peu à peu en une masse compacte, à nous débarrasser graduellement des vieilles molécules de notre corps ; celles-ci doivent mourir et disparaître avant que la nouvelle couche qui devait les remplacer ait eu le temps de se produire.... Nous ne pouvons en dire davantage. »

Une intelligence correcte de ce procédé scientifique nous donnera le fil de la signification ésotérique des mots *méditation* et *contemplation*. La science nous enseigne que le corps physique de l'homme change continuellement, et ce changement est tellement graduel qu'il est presque imperceptible. Pourquoi en serait-il autrement de l'homme intérieur ? Lui aussi développe et change ses atomes à tout moment. Et l'attraction des nouvelles couches d'atomes ayant lieu d'après la loi d'affinité, les désirs de l'homme attirent exclusivement vers son habitation corporelle les molécules de nature à leur donner l'expression qu'ils cherchent.

« Car la science nous montre que la pensée est dynamique ; sa force, se développant par une action nerveuse, s'épanchera vers l'extérieur et affectera les rapports moléculaires de l'homme physique. Les hommes intérieurs, quelques sublimés que puissent être leurs organismes, sont pourtant composés de particules réelles et non hypothétiques, et sont encore soumis à cette loi qu'une action a une tendance à se répéter : une tendance à produire une action analogue dans l'enveloppe plus grossière qui les cache et avec laquelle ils sont en contact intime. »

Le but vers lequel l'aspirant de *Yog-Vidya* dirige ses efforts n'est rien moins que d'obtenir *mukti* (libération finale), en se transférant lui-même graduellement du corps le plus matériel au moins grossier, jusqu'à ce que tous les voiles de *Maya* étant successivement écartés, son *Atma* devienne un avec *Paramatma*. Et suppose-t-il que ce grand résultat puisse être atteint par une contemplation de deux à quatre heures ? Pendant les vingt ou vingt-deux heures qui restent, et où notre dévot ne s'enferme pas dans sa chambre pour méditer, est-ce que l'opération de l'émission des atomes et de leur remplacement par d'autres est suspendue ? Comment donc se propose-t-il pendant tout ce temps d'attirer ceux-là seuls qui conviennent à son but ? Il est évident d'après

ces remarques que, de même que le corps physique demande des précautions incessantes pour que la maladie n'y puisse entrer, l'homme intérieur aussi exige une garde sans relâche, afin qu'aucune pensée consciente ou inconsciente ne puisse attirer d'atomes impropres à ses progrès. Tel est le vrai sens de *contemplation*. Le principal facteur dans la direction de la pensée est la *volonté*.

« Sans cela, tout le reste est inutile. Et pour réussir, il ne faut pas seulement une résolution passagère, un désir vif mais de courte durée ; il faut un effort fixe, une concentration continue et *autant que possible sans un seul instant de relâchement*. »

L'étudiant fera bien de remarquer le passage en italique. Il doit aussi imprimer profondément dans son esprit qu'il est

« Inutile de jeûner aussi longtemps que vous avez besoin de nourriture... L'essentiel est de se débarrasser du désir intime, l'imitation de la réalité n'est qu'impudente hypocrisie et esclavage inutile. »

Sans comprendre la portée de ce fait capital, il en est qui venant d'avoir des désagréments avec quelqu'un de leur famille, ou bien dans un élan de sentimentalisme, ou enfin dans l'égoïste désir d'employer à des desseins matériels le pouvoir divin, se lancent tout d'un coup dans la contemplation, et se brisent sur le roc qui sépare le connu de l'inconnu. Se vautrant dans le bourbier de l'exotérisme, ils ignorent ce que c'est que d'être dans le monde sans en être ; en d'autres termes, *se garder de soi* est un axiome presque incompréhensible pour le profane. L'Hindou devrait en savoir plus long, lui qui connaît l'histoire de Djanaka, qui, bien que monarque, reçut le titre de *Râjarshi* (1) et atteignit, dit-on, au Nirvâna. Quelques sectaires bigots, ayant eu connaissance de son immense réputation, vinrent à sa cour pour éprouver ses pouvoirs d'yogui. Aussitôt qu'ils furent entrés dans la salle d'audience, le roi, ayant lu leurs pensées, — pouvoir que tous les chélas obtiennent à un certain moment — donna à ses serviteurs des instructions secrètes pour que telle rue de la ville fût bordée de danseuses chantant les airs les plus voluptueux. Puis il fit remplir jusqu'au bord quelques *gharas* (cruches), de façon que la moindre secousse pouvait faire déborder l'eau. Il ordonna qu'on fit passer les prétendus sages le long de la rue en question, chacun portant un *ghara* sur la tête, et entourés de soldats, l'épée à la main, prêts à s'en servir contre eux s'ils laissaient tomber une seule goutte. Les pauvres gens revinrent au palais après s'être tirés de l'épreuve, et le roi adepte leur demanda ce qu'ils avaient

(1) Adepte-roi.

trouvé de remarquable dans la rue où on les avait fait passer. Avec une grande indignation ils répondirent que la menace d'être coupés en morceaux les avaient tellement impressionnés qu'ils n'avaient pensé à rien autre chose qu'à l'eau qu'ils portaient sur la tête ; l'intensité de leur attention ne leur avait pas permis de prendre connaissance de ce qui se passait autour d'eux. Sur quoi Djanaka répliqua qu'il leur était facile de comprendre, d'après le même principe, comment, bien qu'extérieurement engagé dans la direction des affaires de l'État, il pouvait être en même temps un occultiste. Lui aussi, tout en étant *dans* le monde, n'était pas *du* monde. Les aspirations intimes n'avaient cessé de le conduire au but central de son *Moi* intérieur.

Le *Raj-yoga* (1) n'encourage pas de feintes, ne demande pas de postures physiques, mais compte avec l'homme intérieur dont la sphère est le monde de la pensée. Avoir le plus haut idéal placé devant soi et s'efforcer incessamment de s'y élever, telle est la seule véritable concentration reconnue par le philosophe ésotérique, qui s'occupe du monde intérieur des *noumènes*, non de l'enveloppe extérieure, des *phénomènes*.

La première chose indispensable pour cela est l'absolue pureté de cœur. L'étudiant en occultisme peut bien dire avec Zoroastre que la pureté de pensée, la pureté de parole et la pureté d'action sont les choses essentielles pour quiconque veut s'élever au-dessus du niveau ordinaire et rejoindre les *dieux*. Il faut cultiver le sens généreux de la philanthropie pour trouver le sentier qui mène là. C'est le seul sentiment qui conduise à l'amour universel ; le comprendre est un progrès vers la délivrance des chaînes dont la *Maya* a chargé le *Moi*. Aucun étudiant ne peut y arriver du premier coup ; mais comme dit notre vénéré *Mahâtma* dans le *Monde occulte* (2).

« Plus grand sera le progrès vers la délivrance, plus s'affaiblira cette sensibilité partielle, jusqu'à ce que, pour couronner l'œuvre, tous les sentiments personnels humains, purement individuels, liens du sang et de l'amitié, patriotisme et prédilection de race, arrivent à se fondre en un sentiment universel, le seul vrai et saint, le seul qui ne soit pas égoïste et qui soit éternel, — l'amour, un immense amour pour l'humanité tout entière. »

En un mot, l'individu se fond dans le *Tout*.

D'ailleurs, la contemplation telle que généralement comprise,

(1) Nous donnerons dans un prochain numéro un *Traité de l'autre yoga*, dit *Hatta yoga*, que l'on peut considérer comme un traité de fakirisme. (N. de la D.)

(2) Edition française, page 200. (N. de la D.)

n'est pas sans ses avantages secondaires. Elle développe les facultés physiques d'un certain ordre, comme la gymnastique développe les muscles. Elle n'est pas mauvaise pour ceux qui s'occupent de magnétisme animal, mais elle ne peut en aucune façon aider le développement des facultés psychologiques, comme le comprendra le lecteur réfléchi. Et, même pour obtenir des résultats ordinaires, on ne peut trop se garder de ses pratiques. Si l'on doit, comme on le suppose, se rendre entièrement passif et se perdre dans l'objet qu'on a devant soi, il faut se souvenir que par le fait qu'on encourage ainsi la passivité, on se dispose au développement chez soi de facultés médianimiques. Comme nous l'avons maintes fois établi, l'Adepté et le médium sont deux pôles opposés ; tandis que l'activité du premier est intense et le rend capable de commander aux forces élémentales, la passivité du second n'est pas moins intense, et l'expose à tomber en proie au caprice et à la malice de mauvais embryons d'êtres humains et d'élémentaires.

La vraie méditation consiste dans le raisonnement du connu à l'inconnu. Le *connu* est le monde phénoménal, connaissable par nos cinq sens. Toutes les manifestations que nous y voyons sont des effets dont il faut chercher les causes dans le monde *inconnu*, nouménal et non manifesté ; cette recherche doit s'accomplir par la méditation, c'est-à-dire par une attention continue vers cet objet. L'occultisme ne repose pas sur une méthode unique : il emploie aussi bien la déduction que l'induction. L'étudiant doit d'abord apprendre les axiomes généraux qui ont été suffisamment établis dans l'*Elixir de vie* et d'autres écrits occultes. L'important est d'abord de *comprendre* ces axiomes, et, par la méthode déductive, de procéder de l'universel au particulier. Il faut ensuite raisonner du connu à l'inconnu, et voir si la méthode inductive, procédant du particulier à l'universel, confirme ces axiomes. C'est là la phase élémentaire de la vraie contemplation. L'étudiant doit bien saisir le sujet intellectuellement avant de pouvoir espérer donner forme à ses aspirations. Cela fait, vient la seconde phase de la méditation, qui est « le désir inexprimable de l'homme intérieur de s'en aller vers l'infini ». Avant qu'aucune aspiration de ce genre puisse être proprement dirigée, le but doit être bien déterminé. De fait, la plus haute phase consiste à donner une forme pratique à ce que les premiers pas ont été mis à la portée de la compréhension. En résumé, la contemplation, au vrai sens du mot, consiste à reconnaître la vérité de ce que dit Eliphas Lévi :

« Croire sans savoir est une faiblesse ; croire parce que l'on sait est une force. »

L'*Elixir de vie* ne se contente pas de placer devant le lecteur les premiers degrés de l'échelle de la contemplation, il lui donne aussi le moyen de comprendre ce qu'il y a de plus haut. Il suit pour ainsi dire dans le chemin de la contemplation la trace de l'homme, du connu, de la manifestation, du phénomène, jusqu'à l'inconnu, la non-manifestation, le noumène. Il montre à l'étudiant quel idéal contempler et comment s'y élever. Il lui met devant les yeux la nature de ses facultés intérieures et la manière de les développer. Ceci peut sembler au lecteur superficiel, le comble de l'égoïsme. La réflexion montre que c'est tout le contraire. L'auteur enseigne à l'élève que pour comprendre le *nouménal*, il doit s'identifier avec la nature ; qu'au lieu de se considérer comme un être isolé, il doit apprendre à se regarder comme une partie de tout intégral. Car, dans le monde non manifesté, on peut clairement percevoir que tout est contrôlé par la loi *d'affinité*, par l'attraction des uns pour les autres.

Il n'est peut-être pas inutile de résumer ce que nous venons de dire. La première chose à faire est d'étudier les axiomes de l'occultisme, de les retourner par les méthodes déductive et inductive, ce qui constitue la contemplation proprement dite. Pour faire prendre à celle-ci une forme utile, il faut réaliser en pratique ce qui a été compris en théorie.

DAMODAR K. MAVALAUKAR (1).

Traduit du *Theosophist*, de février 1884.

Par AMARAVELLA. (M. S. T.)

PARTIE LITTÉRAIRE

LE COMTE DE GABALIS

par l'abbé de Villars (suite)

TROISIÈME ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRÈTES

Après avoir diné, nous retournâmes au labyrinthe. J'étais rêveur, et la pitié que j'avais de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeais bien qu'il me serait difficile de le guérir, m'empêchait de me divertir de tout ce qu'il m'avait dit, autant que j'aurais fait, si

(1) Damodar K. Mavalaukar est notre frère hindou dont il est parlé plusieurs fois dans le *Monde Occulte*, pp. 304, 336 et 342, etc., il se trouve en ce moment dans le Tibet. (N. du T.)

j'eusse espéré le ramener au bon sens. Je cherchais dans l'Antiquité quelque chose à lui opposer, où il ne pût répondre ; car de lui alléguer les sentiments de l'Eglise, il m'avait déclaré qu'il ne s'en tenait qu'à l'ancienne religion de ses Pères les Philosophes ; et de vouloir convaincre un Cabaliste par raison, l'entreprise était de longue haleine : outre que je n'avais garde de disputer contre un homme de qui je ne savais pas encore tous les principes.

Il me vint à l'esprit que ce qu'il m'avait dit des faux Dieux, auxquels il avait substitué les Sylphes et les autres peuples élémentaires, pouvait être réfuté par les Oracles des Païens que l'Écriture traite partout de Diables et non pas de Sylphes. Mais comme je ne savais pas si dans les principes de la Cabale, le Comte n'attribuerait pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle, je crus qu'il serait à propos de lui faire expliquer à fond ce qu'il en pensait.

Il me donna lieu de le mettre en matière lorsque, avant de s'engager dans le labyrinthe, il se tourna vers le jardin.

— Voilà qui est assez beau, dit-il, et ces statues font un assez bon effet.

— Le Cardinal, repartis-je, qui les apporta ici, avait une imagination peu digne de son grand génie. Il croyait que la plupart de ces figures rendaient autrefois des Oracles ; et il les avait achetées fort cher, sur ce pied-là.

— C'est la maladie de bien des gens, reprit le Comte. L'ignorance fait commettre tous les jours une manière d'idolâtrie très criminelle, puisque l'on conserve avec tant de soin, et qu'on tient si précieux les idoles dont on croit que le Diable s'est autrefois servi pour se faire adorer. O Dieu ! ne saura-t-on jamais dans le monde que vous avez dès la naissance des siècles précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds, et que vous tenez les Démons prisonniers sous la terre, dans le tourbillon des ténèbres ? Cette curiosité si peu louable, d'assembler ainsi ces prétendus organes des Démons, pourrait devenir innocente, mon fils, si l'on voulait se laisser persuader qu'il n'a jamais été permis aux Anges des ténèbres de parler dans les Oracles.

— Je ne crois pas, interrompis-je, qu'il fût aisé d'établir cela parmi les curieux ; mais il le serait peut-être parmi les esprits forts. Car il n'y a pas longtemps qu'il a été décidé dans une Conférence faite exprès sur cette matière par des Esprits du premier Ordre, que tous ces prétendus Oracles n'étaient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des souverains.

— Étaient-ce, dit le Comte, les Mahométans envoyés en Ambas-

sade vers votre Roi qui tinrent cette conférence, et qui décidèrent ainsi cette Question ?

— Non, Monsieur, répondis-je.

— De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là, répliqua-t-il puisqu'ils ne comptent pour rien l'Écriture divine, qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles différents, et principalement des Pythons qui faisaient leur résidence et qui rendaient leurs réponses dans les parties destinées à la multiplication de l'Image de Dieu ?

— Je parlai, répliquai-je, de tous ces ventres discoureurs, et je fis remarquer à la Compagnie que le Roi Saül les avait bannis de son Royaume où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuel à sa prière et à sa ruine. Mais ces savants hommes ne laissèrent pas de décider qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

— Si l'Écriture ne les touchait pas, dit le Comte, il fallait les convaincre par toute l'Antiquité, dans laquelle il était facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de vierges enceintes de la destinée des mortels, lesquelles enfantaient les bonnes ou les mauvaises aventures de ceux qui les consultaient. Que n'alléguez-vous Chrysostome, Origène et Ecuménius qui font mention de ces hommes divins que les Grecs nommaient *Engastrimandres*, de qui le ventre prophétique articulait des Oracles si fameux ? Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Écriture et les Pères, il fallait mettre en avant ces Filles miraculeuses dont parle le Grec Pausanias, qui se changeaient en colombes, et, sous cette forme, rendaient les Oracles célèbres des *Colombes Dodonides*. Ou bien, vous pouviez dire à la gloire de votre Nation, qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illustres qui se métamorphosaient en toutes figures, au gré de ceux qui les consultaient, et qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendaient, avaient un empire admirable sur les flots et une autorité salutaire sur les plus incurables maladies.

— On eût traité toutes ces belles preuves d'apocryphes, lui dis-je.

— Est-ce que l'antiquité les rend suspectes ? reprit-il. Vous n'aviez qu'à leur alléguer les Oracles qui se rendent encore tous les jours.

— Et en quel endroit du monde ? lui dis-je.

— A Paris, répliqua-t-il.

— A Paris ! m'écriai-je.

— Oui, à Paris, continua-t-il. Vous êtes maître en Israël et vous ne savez pas cela ? Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins, et les

Oracles aériens dans les miroirs et sur la main des vierges ? Ne recouvre-t-on pas ainsi des chapelets perdus, des montres dérobées ? N'apprend-t-on pas ainsi des nouvelles des pays lointains et ne voit-on pas les absents ?

— Hé ! Monsieur, que me contez-vous là ? lui dis-je.

— Je vous raconte, reprit-il, ce que je suis sûr qui arrive tous les jours, et dont il ne serait pas difficile de trouver mille témoins oculaires.

— Je ne crois pas cela, Monsieur, repartis-je. Les Magistrats feraient quelque exemple d'une action si punissable, et on ne souffrirait pas que l'idolâtrie...

— Ah ! que vous êtes prompt ! interrompit le comte. Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela, et la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a fait la vérité. S'il reste encore quelque vestige parmi le peuple de la redoutable puissance des noms divins, seriez-vous d'avis qu'on l'effaçât et qu'on perdît le respect et la reconnaissance qu'on doit au grand nom AGLA (1) qui opère toutes ces merveilles, lors même qu'il est invoqué par les ignorants et par les pécheurs, et qui ferait bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique. Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la vérité des Oracles, vous n'aviez qu'à exalter votre imagination et votre foi, et, vous tournant vers l'Orient, crier à haute voix AG...

— Monsieur, interrompis-je, je n'avais garde de faire cette espèce d'argument à d'aussi honnêtes gens que le sont ceux avec qui j'étais ; ils m'eussent pris pour fanatique ; car assurément, ils n'ont point de foi en tout cela, et quand j'eusse su l'opération Cabalistique dont vous me parlez, elle n'eût pas réussi dans ma bouche ; j'y ai encore moins de foi qu'eux.

— Bien, bien, dit le Comte, si vous n'en avez pas, nous en ferons venir. Cependant si vous aviez cru que vos Messieurs n'eussent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris, vous pouviez leur citer une histoire d'assez fraîche date. L'Oracle que Célius Rhodiginus dit qu'il a vu lui-même, rendu sur la fin du siècle passé, par cet homme extraordinaire qui parlait et prédisait l'avenir par le même organe que l'Euryclys de Plutarque.

— Je n'eusse pas voulu, répondis-je, citer Rhodiginus ; la citation eût été pédantesque, et puis on n'eût pas manqué de me dire que cet homme était sans doute un démoniaque.

— On eût dit cela très monacalement, reprit-il.

(1) Voir dans le numéro 3 du *Lotus*, l'explication de ce hiérogamme. (F. K. G.)

— Monsieur, interrompis-je, malgré l'aversion Cabalistique que je vois que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je crois qu'il n'y aurait pas tant de mal à nier tout à fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'était pas le Démon qui parlait en eux. Car enfin, les Pères et les Théologiens...

— Car enfin, interrompit-il, les Théologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la savante Sambethé, la plus ancienne des Sibylles, était fille de Noé ?

— Hé, qu'importe ! repris je.

— Plutarque, répliqua-t-il, ne dit-il pas que la plus ancienne Sibylle fut la première qui rendit des Oracles à Delphes ? Cet esprit que Sambethé logeait dans son sein n'était donc pas un Diable ni son Apollon un faux Dieu, puisque l'idolâtrie ne commença que longtemps après la division des langues ; et il serait peu vraisemblable d'attribuer au père de mensonge les livres sacrés des Sibylles, et toutes les preuves de la véritable Religion que les Pères en ont tirées. Et puis, mon enfant, continua-t-il en riant, il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David et de la Sibylle, ni d'accuser ce savant personnage d'avoir mis en parallèle un grand Prophète et une malheureuse Energumène. Car ou David fortifie le témoignage de la Sibylle ou la Sibylle affaiblit l'autorité de David.

— Je vous prie, Monsieur, interrompis-je, reprenez votre sérieux.

— Je le veux bien, dit-il, à condition que vous ne m'accuserez pas de l'être trop. Le Démon, à votre avis, est-il jamais divisé de lui-même, et est-il quelquefois contre ses intérêts ?

— Pourquoi non ? lui dis-je.

— Pourquoi non ? dit-il ; parce que celui que Tertullien a si heureusement et si magnifiquement appelé la Raison de Dieu, ne le trouve pas à propos. Satan n'est jamais divisé de lui-même. Il s'ensuit donc : ou que le Démon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses intérêts. Il s'ensuit donc que si les Oracles ont parlé contre les intérêts du Démon, ce n'était pas le Démon qui parlait dans les Oracles.

t. — Mais Dieu n'a-t-il pas pu forcer le Démon, lui dis-je, de rendre témoignage à la vérité et de parler contre lui-même ?

— Mais, reprit-il, si Dieu ne l'y a pas forcé ?

— Ah ! en ce cas-là, repris-je, vous aurez plus de raison que les Moines.

— Voyons-le donc, poursuivit-il, et, pour procéder invinciblement et de bonne foi, je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les pères de l'Eglise rapportent ; quoique je sois per-

suadé de la vénération que vous avez pour ces grands hommes. Leur Religion et l'intérêt qu'ils avaient à l'affaire pourrait les avoir prévenus, et leur amour pour la vérité pourrait avoir fait que, la voyant assez pauvre et assez nue dans leur siècle, ils auraient emprunté, pour la parer, quelque habit et quelque ornement du mensonge même ; ils étaient hommes, et ils peuvent par conséquent, suivant la maxime du Poète de la Synagogue, avoir été témoins infidèles. Je vais donc prendre un homme qui ne peut être suspect en cette cause : Païen, et Païen d'autre espèce que Lucrèce ou Lucien ou les Epicuriens, un Païen infatué qu'il est des Dieux et des Démons sans nombre, superstitieux outre mesure, grand Magicien, ou soi-disant tel, et, par conséquent, grand partisan des Diables, c'est Porphyre.

Voici mot pour mot quelques Oracles qu'il rapporte :

ORACLE

« Il est donc au-dessus du feu céleste une Flamme incorruptible, toujours étincelante, source de la vie, fontaine de tous les êtres et principe de toutes choses. Cette flamme produit tout, et rien ne périt que ce qu'elle consume. Elle se fait connaître par elle-même ; ce feu ne peut être contenu en aucun lieu ; il est sans corps et sans matière ; il environne les Cieux, et il sort de lui une petite étincelle qui fait tout le feu du Soleil, de la Lune, et des Etoiles. Voilà ce que je sais de Dieu ; ne cherche pas à en savoir davantage, car cela passe la portée, quelque Sage que tu sois. Au reste, sache que l'homme injuste et méchant ne peut se cacher devant Dieu. Ni adresse, ni excuse ne peuvent rien déguiser à ses yeux perçants. Tout est plein de Dieu, Dieu est partout. »

— Vous voyez bien, mon fils, que cet Oracle ne sent pas trop son Démon.

— Du moins, répondis-je, le Démon y sort assez de son caractère.

— En voici un autre qui prêche encore mieux :

ORACLE

« Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme ; le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en être touché : il ne sera point consumé par ce feu si doux, dont la chaleur tranquille et paisible fait la liaison, l'harmonie et la durée du monde. Rien ne subsiste que par ce feu qui est Dieu même. Personne ne l'a engendré, il est sans mère, il sait tout, et on ne lui peut rien apprendre ; il est inébranlable dans ses desseins, et son nom est ineffable. Voilà ce que c'est que Dieu ; car pour nous qui sommes ses Messagers, NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU. »

— Hé bien, que dites-vous de celui-là ?

— Je dirais de tous les deux, répliquai-je, que Dieu peut forcer le père du mensonge à rendre hommage à la Vérité.

— En voici un autre, reprit le Comte, qui va vous lever ce scrupule :

ORACLE

« Hélas, Trépieds ! Pleurez, et faites l'Oraison funèbre de votre Apollon ; IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ÉTEINT, parce que la lumière de la flamme céleste le fait éteindre. »

— Vous voyez bien, mon enfant, que qui que ce puisse être qui parle dans ces Oracles et qui explique si bien aux Païens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Éternité de Dieu, il avoue qu'il est mortel et qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Démon qui parle, puisqu'il est immortel et que Dieu ne le forcerait pas à dire qui ne l'est point. Il est arrêté que Satan ne se divise point contre lui-même. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu ? Il dit qu'il est mortel. Depuis quand le Diable est-il si humble que de s'ôter même ses qualités naturelles ? Vous voyez donc, mon fils, que si le principe de celui qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste, ce ne peut être le Démon qui a parlé dans les Oracles.

— Mais si ce n'est pas le Démon, lui dis-je, ou mentant de gaité de cœur, quand il se dit mortel, ou disant vrai par force quand il parle de Dieu, à quoi donc votre Cabale attribuera-t-elle tous les Oracles que vous soutenez qui ont été rendus ? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Cicéron et Plutarque ?

— Ah ! non pas cela, dit le Comte ; grâce à la sacrée Cabale, je n'ai pas l'imagination blessée jusqu'à ce point-là.

— Comment ! répliquai-je, tenez-vous cette opinion-là fort visionnaire ? Ses partisans sont pourtant gens de bon sens.

— Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point icy, continua-t-il, et il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple, cet homme, chez Tacite, qui apparaissait en songe aux Prêtres d'un temple d'Hercule en Arménie et qui leur commandait de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse. Jusque-là ce pourrait être l'exhalaison ; mais quand ces coureurs revenaient le soir tout outrés et les carquois vides de flèches, et que le lendemain on trouvait autant de bêtes mortes dans la forêt qu'on avait mis de flèches dans les carquois, vous voyez bien que ce ne pouvait être l'exhalaison qui faisait cet effet. C'était encore moins le Diable, car ce serait avoir une notion peu raisonnable et peu cabalistique du malheur de l'ennemi de Dieu de croire qu'il lui fût permis de se divertir à courir la biche et le lièvre.

— A quoi donc la sacrée Cabale, lui dis-je, attribue-t-elle tout cela?

— Attendez, répondit-il; avant que je vous découvre ce mystère, il faut que je guérisse bien votre esprit de la prévention où vous pourriez être pour cette prétendue exhalaison, car il me semble que vous avez cité avec emphase Aristote, Plutarque et Cicéron. Vous pouvez encore citer Jamblique qui, tout grand esprit qu'il était, fut quelque temps dans cette erreur qu'il quitta pourtant bientôt, quand il eut examiné la chose de près dans le livre des Mystères.

Pierre d'Apone, Pomponace, Levinius, Sirenus, et Lucilio Vanino sont ravis encore d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des anciens. Tous ces prétendus esprits forts, qui, quand ils parlent des choses divines, disent plutôt ce qu'ils désirent que ce qu'ils connaissent, ne veulent pas avouer rien de surhumain dans les Oracles, de peur de reconnaître quelque chose au-dessus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur fasse une échelle pour monter jusqu'à Dieu qu'ils craignent de connaître par les degrés des créatures spirituelles, et ils aiment mieux s'en fabriquer une pour descendre dans le néant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creusent la terre, et au lieu de chercher dans les êtres supérieurs à l'homme la cause de ces transports qui l'élèvent au-dessus de lui-même et le rendent une manière de divinité, ils attribuent faiblement à des exhalaisons impuissantes, cette force de pénétrer dans l'avenir, de découvrir les choses cachées, et de s'élever jusqu'aux plus hauts secrets de l'Essence divine.

Telle est la misère de l'homme, quand l'esprit de contradiction et l'humeur de penser autrement que les autres le possède : bien loin de parvenir à ses fins, il s'enveloppe et s'entrave ! Ces libertins ne veulent pas assujettir l'homme à des substances moins matérielles que lui, et ils l'assujettissent à une exhalaison, et sans considérer qu'il n'y a nul rapport entre cette chimérique fumée et l'âme de l'homme, entre cette vapeur et les choses futures, entre cette cause frivole et ces effets miraculeux ; il leur suffit d'être singuliers pour croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour eux de nier les esprits et de faire les esprits forts.

— La singularité vous déplaît donc fort, Monsieur ? interrompis-je

— Ah ! mon fils, me dit-il, c'est la peste du bon sens et la pierre d'achoppement des plus grands esprits. Aristote, tout grand Logicien qu'il est, n'a su éviter le piège où la fantaisie de la singularité mène ceux qu'elle travaille aussi violemment que lui.

— Il n'a su éviter, dis-je, de s'embarrasser et de se couper. Il

dit dans le livre de la génération des Animaux et dans ses Morales que l'esprit et l'entendement de l'homme lui vient de dehors, et qu'il ne peut nous venir de notre père; et par la spriritualité des opérations de notre âme il conclut qu'elle est d'une autre nature que ce composé matériel qu'elle anime et dont la grossièreté ne fait qu'offusquer les spéculations, bien loin de contribuer à leur production. Aveugle Aristote, puisque selon vous notre composé matériel ne peut être la source de nos pensées spirituelles, comment entendez-vous qu'une faible exhalaison puisse être la cause des pensées sublimes et de l'essor que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles.

— Vous voyez bien, mon enfant, que cet esprit fort se coupe et que sa singularité le fait égarer.

(A suivre.)

LA THÉOSOPHIE

DANS LES OUVRAGES DE RICHARD WAGNER

Nous donnerons la fin de cet article dans notre prochain numéro qui termine notre premier volume.

GRIMACES

Qh ! les masques hideux, les drôles de grimaces,
 Les poèmes ridés et les contes crochus
 Que quelque dieu malin cisela sur vos faces,
 Hommes mes compagnons, pauvres anges déchus !

Vous n'avez rien de moins, ô rois de la nature,
 Que le cheval superbe ou l'âne paria ;
 Vous possédez des dents pour mâcher la pature,
 Des nez, des yeux, des pieds, des poils et cætera.

Mais vous avez en plus vos grimaces épiques :
 Vous grimacez le bien, vous grimacez le mal ;
 Vous pouvez convulser vos bouches ironiques
 Quand passe auprès de vous quelque frère animal.

*Vous donnez au plaisir des visages burlesques,
 Vous peignez vos douleurs par des contorsions,
 Et votre sérieux vous rend bien plus grotesques
 Que toute la laideur de vos expressions.*

*Et vous dites qu'on voit l'âme sur le visage !
 Vous allez enseigner au Canaque ahuri
 Que le Dieu créateur l'a fait à son image !
 Mais c'est en vous voyant que les singes ont ri !*

* *

*Oui, prenez vos miroirs, ô belles filles d'Eve,
 Et dans le cristal vrai mirez vos yeux menteurs ;
 Mirez vos cheveux d'or, vos bouches dont on rêve,
 Mirez vos ventres blancs et vos seins tentateurs :*

*Et puis, faisons l'amour ; et lorsque défaillantes
 Vous crisperez vos bras sur mon corps enlacés,
 Dans le spasme énérvant des voluptés brûlantes,
 Moi, je regarderai comme vous grimacez !*

* *

*J'ai vu des furieux qu'on appelle poètes
 Rouler sous leurs sourcils des yeux d'assassinés,
 Jeter leur crinière au vent, comme des bêtes,
 Et faire avec leur bras des gestes de damnés.*

*J'ai vu de braves gens que l'on traite d'ivrognes
 Se barbouiller de lie en clignotant des yeux ;
 Et des rictus béats élargissaient leurs trognes,
 Leurs nez étaient vermeils, leurs mentons étaient bleus.*

*Et d'informes marmots encore en train de naître
 Grimaçant de dépit d'être tombés des cieux,
 Blasphémant des sanglots de tout leur petit être
 Et maudissant le jour avant d'ouvrir les yeux.*

*Pendables loqueteux que dégrasse la pluie,
 Qui marchent de trois quarts ou bien à reculons.
 Ouvriers remontant de l'enfer, noirs de suie,
 Barbouillant de baisers leurs femmes aux seins longs.*

*Prêtres suants de graisse, ouvrant de larges bouches
Avec des gonflements de leurs ventres trop lourds,
Et vers le haut du front levant de gros yeux louches
Pour implorer l'appui de dieux qui restent sourds.*

*Vieilles qu'on entend geindre entre leurs dents branlantes
Et dont les doigts grouillant sous des haillons graisseux
Sortent pour essuyer leurs narines béantes
Ou pour sécher les pleurs de leurs yeux chassieux.*

*Soldats tronqués, fauchés, troués par la mitraille,
Se tordant de douleur sous le chirurgien,
Et lorsque le scalpel dans leur chair vive taille,
Pour l'amour d'un pays hurlant : je ne sens rien !*

*Femelles en travail aboyant à leur ventre,
Essayant à deux mains de comprimer l'effort
De l'importun qui veut sortir par où l'on entre,
Et dans des flots de sang poussant un enfant mort.*

*Hélas, que j'en ai vu de damnés dans le gouffre,
Que j'ai de souvenirs grimaçants dans l'esprit !
Combien de fois j'ai vu rire l'homme qui souffre,
Combien de fois j'ai vu souffrir l'homme qui rit !*

*Hélas, que j'en ai vu d'yeux crevés et d'yeux louches,
Et de cheveux en brosse et de mentons pattus,
Et d'oreilles sans lobe et d'effroyables bouches,
Et de nez en patate et de pitons pointus !*

*Hélas, que j'en ai vu de tics et de verrues,
De goîtres, de bourgeons et de taches de vin !
Grimaces d'affamés et grimaces ventruës,
Grimaces d'un moment et grimaces sans fin !*

∴

*Pour moi, quand je ferai ma grimace dernière,
Si de mon front glacé les replis vous font peur,
Hâtez-vous de clouer les planches de ma bière :
Si je grimace alors, ce sera de bonheur.*

*Et puis quand mon cadavre avec ses chairs livides
 Aura nourri la faim des vers ou des vautours,
 Un passant trouvera mon crâne aux grands yeux vides,
 Ricanant sans mâchoire et grimaçant toujours.*

*
 *
 *

*Frères, résignons-nous : nos larmes sont comiques
 Autant que notre rire est triste. Mais caché
 Sous nos masques de chair et nos âmes mimiques
 Est un acteur, jamais joyeux, jamais fâché.*

*C'est le SOI de nos MOIS, c'est l'Être inconcevable,
 Contemplateur serein de l'Univers géant ;
 Plus que grand, infini ; plus qu'actif, immuable ;
 Plus que parfait, informe, et plus que tout, néant !*

AMARAVELIA (M. S. T.)

PENSÉES

La suprême initiation détache si complètement de la matière que l'âme arrive à n'avoir plus même besoin de prévoir la fatalité pour en triompher. La destinée et le malheur lui deviennent étrangers ; elle les voit passer en bas. (Alber Jhouney.)

*
 *
 *

La victoire momentanée, le mal en fait son diadème, comme s'il enroulait à son front les nuages de l'occident qui s'éteignent. (Alber Jhouney.)

*
 *
 *

Le calcul des probabilités se réduit à rassembler une suite d'expériences d'après lesquelles on présume que les mêmes données produiront les mêmes résultats. Si l'on veut porter plus haut ses vues, il arrivera qu'en acquérant la connaissance de chaque principe d'action particulière, on pourra, sans erreur, en prédire l'effet ; et, dès lors, il n'y a plus de probabilité. C'est un mot que l'ignorance a inventé pour désigner ce qu'elle ne connaît pas, comme elle a inventé l'*imagination* pour peindre le réceptacle de toutes nos idées. (Saint-Martin, le P. I.)

FAITS ET NOUVELLES

Phénomènes de prévision. — Nous recevons d'un ami, M. B... habitant la province, la communication suivante qui se rapporte à une période impor-

tante de son existence. Nous n'en demanderons pas l'explication aux savants officiels, car ils seraient bien embarrassés de nous répondre. Heureusement que nous avons à notre aide l'*astrologie* et le *somnambulisme* qui ne figurent point sur les programmes universitaires : « — C'était en 1872. J'avais alors seize ans. Il me prit un soir une fièvre tellement forte, j'étais dans un état de surexcitation tel que ma mère fut obligée d'aller chercher des voisins pour me maintenir dans mon lit, car je voulais absolument m'en aller courir la campagne. J'étais d'une loquacité étrange et parmi toutes les incohérences que je débitais revenait très souvent une phrase que ma mère me rapporta le lendemain... mais je ne me souvenais de rien. Cette phrase la voici : « Laissez venir le 30 mai 1871. » Il paraît que je la répétais avec une force et une persistance singulières. Or, le 30 mai 1871, je débarquais à Buenos-Ayres. Voilà le fait, aux spiritualistes d'en tirer des conséquences. Devais-je à la maladie cette seconde vue d'une des phases de mon existence ou bien le hasard seul était-il l'auteur d'une coïncidence aussi bizarre ?

Pendant longtemps je l'attribuai au hasard, mais il m'est arrivé, il y a quelques mois, un cas de lucidité bien extraordinaire. Dans un salon où je venais d'entrer se trouvaient quelques personnes. A d'eux d'entre elles je fis des révélations relatives à leurs pensées du moment et à leurs récentes actions — connues d'elles seules — qui les étonnèrent à tel point que l'une d'elles, pendant quelques semaines, m'évita avec un soin tout particulier et m'établit dans son entourage la réputation de sorcier. »

Crémation. — On lit dans le *Voltaire* : « La construction du four crématoire continue au Père-Lachaise. Le travail de grosse maçonnerie est terminé. Mais on va être obligé d'ouvrir de nouveaux crédits, les sommes votées étant épuisées. Alors commencera la construction de la grande cheminée de 72 mètres, destinée à lancer très haut les émanations et la fumée. On parle de l'inauguration du four pour l'année prochaine. Il faudrait cependant se hâter. Quelle attraction pour les étrangers qui viendront en 1889 !

La Théosophie et l'esprit de secte. — Notre frère en théosophie, le docteur El. Coues, dont nous donnerons un de ces jours un article, prononça, le 16 mars, un discours sur la Théosophie et l'avancement de la femme, à la réunion annuelle du collège médical de Washington (Etats-Unis). La charte du collège défend toute discussion religieuse, mais comme toutes les séances commençaient par des prières aux dieux chrétiens, le docteur Coues en profita pour dire quelques belles vérités. La Faculté refusa de faire imprimer aucun discours, de sorte que le vaillant docteur publia le sien au grand scandale du docte corps.

Mort du professeur Hare. — Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Robert Hare, professeur de chimie à l'Université de Philadelphie, décédé à l'âge de 68 ans. Ce savant ne dédaigna pas de s'occuper de spiritisme et de proclamer hautement la véracité des phénomènes. Nous profitons de cette occasion pour le présenter comme un modèle à imiter à nos savants français qui n'ont pas l'air d'être ferrés sur cette branche des sciences naturelles.

Aux savants français. — Il existe à Londres une Société des Recherches Psychiques, composée de savants connus, et tristement célèbre par l'énorme bourde qu'elle a commise en voulant tirer des conclusions trop hâtives sur Mme Blavatsky ; eh bien, M. Balf. Stewart, le président de cette Société, y a prononcé un discours, dont nous extrayons la phrase suivante : « *Nos amis les spirites* (faisant partie de la société) ont parfaitement raison de vouloir que nous entreprenions l'investigation de leurs phénomènes ». Sans croire à la parfaite sincérité de tous ces bibliques investigateurs, nous demandons franchement s'il se trouverait en France, un seul membre d'une académie constituée, ayant le courage de dire : « Nos amis les spirites ». Non ; mais nous pourrions citer tel ou tel savant — dont la table tournante fait tourner la cervelle — qui se rend subrepticement à certaines séances spiritistes, gêné comme quelqu'un qui demande à sortir à la fin d'un repas.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Les flammes vivantes. — Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mars 1887, se trouve une belle étude de M. Alf. Fouillée sur la *Physical expression* de Warner, *La Paura* d'Angelo Mossa, la *Physionomie et les sentiments* de Mantegazza et l'*Expression des émotions* de Ch. Darwin. Voici la conclusion de cet article où l'on trouve exprimées en un langage superbe quelques-unes de nos vérités occultes :

« Les physiciens ont réussi, par une combinaison de gaz et d'appareils de pression, à produire ce qu'on appelle des « flammes sensibles, » c'est-à-dire impressionnables au plus léger bruit. Si la flamme sensible a deux pieds de longueur, le moindre son la fait s'affaïssir de moitié : un bruit de clés, un froissement de papier, la chute d'une petite pièce de monnaie, suffiront pour altérer sa hauteur et sa symétrie. Cette flamme ne fait aucune réponse aux voyelles *o* et *u*, ni aux labiales, mais elle répond énergiquement aux consonnes sifflantes. Si vous prononcez ce vers :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,
elle reste impassible ; mais si vous lui dites :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

sa lumière s'évanouit presque. Comme un être vivant, elle tremble et s'affaïsse sous un sifflement ; elle rampe et se brise, comme en agonie, si on crispe une feuille de métal, bien que le son soit alors si faible que nous l'entendons à peine ; elle danse en cadence la valse jouée par un instrument ; enfin elle bat la mesure au tic-tac d'une montre. Les moindres vagues que le son produit dans l'air, même à une assez grande distance, peuvent ainsi trouver en elle une expression visible et comme vivante. Que sera-ce donc pour cette flamme intérieure et infiniment plus subtile qui s'allume, invisible, dans un cerveau humain ? Là, toute idée tendant à se réaliser, l'idée seule des émotions d'autrui devient elle-même une émotion. Chaque être alors, grâce à la pensée, ne vit plus seulement de sa vie individuelle : il vit de la vie sociale. Si même il est assez intelligent pour concevoir l'idée de l'univers, il vit de la vie universelle. Ainsi tendent à se produire, avec le désintéressement, la moralité et l'art. Notre moralité est tout ensemble une expression visible de notre personnalité propre et du degré d'impersonnalité auquel nous sommes parvenus : nos actions sont les signes de nos idées et de notre vouloir. L'art est une autre forme du même principe. L'expression spontanée des sentiments dans nos organes est déjà un art spontané, identique à la nature même ; l'art supérieur, qui finit aussi par s'identifier à la nature est expressif selon les mêmes lois que nos organes ; il fait rentrer dans des liens de sympathie non seulement tous les hommes, mais les animaux, les plantes, les objets mêmes qu'on prétend être sans vie, en un mot l'univers. Et c'est l'art qui a raison. La science ne saisit que les rapports extérieurs et mécaniques qui relient les êtres ; l'art va au cœur des choses et, par l'expression sympathique, il nous met en communication avec ce qu'il y a de nous-mêmes dans les divers êtres de la nature, — de nous-mêmes et aussi de tous les autres. Plus vrai que la science même, l'art nous enlève l'illusion de l'égoïsme et nous donne le sentiment de notre identité fondamentale avec l'univers.

La Vie Posthume, et Lumière sur le Sentier. — *La Vie Posthume* de Marseille (juillet 1887) a jeté les yeux sur ce petit traité que nous considérons comme une *pierre de touche* pour essayer les métaux humains, et son rédacteur R., nous apprend qu'il n'y a rien compris. C'est fâcheux. Qu'il se donne la peine de lire le *Lotus*, le *Monde occulte*, et surtout l'article de Mme Blavatsky

qui paraîtra dans notre numéro 6, et il verra que nous sommes les adversaires de ceux qui prêchent « l'ascétisme, l'inaction, le repliement de l'esprit sur lui-même, la puissance de la volonté employée à émousser, à tuer les sens, à momifier, à cadavériser l'être humain » (c'est nous qui soulignons), loin de prêcher cela nous-mêmes. « Très hésitant sur le meilleur emploi à faire de mes facultés intellectuelles et sensibles, nous dit le critique, j'espérais trouver tous les renseignements propres à me faire marcher droit et ferme sur la noire voie de la vérité et de la vie ». C'est encore fâcheux. Nous ne ferons qu'une remarque : *Lumière sur le Sentier* ne se lit pas avec la raison ordinaire, mais bien avec l'intuition ; ceux qui n'ont pas le germe de cette faculté peuvent fermer l'ouvrage. Quant au cri : « J'aime la vie, je veux vivre et jouir ! » que pousse le critique, comme étant « la devise commune », nous le lui laissons. Et ceux qui sont arrivés regardent avec un sourire de bienveillante pitié, en même temps qu'avec une curiosité récréative et instructive, ces pauvres gastéropodes qui se mirent dans la nacre de leurs sécrétions, et dressent leurs cornes tâtonnantes, en disant : « J'aime la vie, je veux vivre et jouir ! »

Ce qu'on trouve dans les journaux. — Dans l'*Univers illustré* du 18 juin, une petite causerie en termes courtois — chose à signaler — sur le *Spiritisme*, par Gêrôme.

Dans le *Bulletin trimestriel de la Société d'Etudes philosophiques et sociales*, du 1^{er} avril : un article sur la situation philosophique, politique, économique, très froidement pensé ; à signaler, l'évolution des forces révolutionnaires ; mais, l'écrivain oublie ou ignore le mouvement théosophique lorsqu'il signale les tendances rénovatrices modernes, à moins qu'il ne prenne les petites brochures innocentes et pures de Mme de Pomar pour de la théosophie, ce qui est très permis.

Dans le *Panthéon de l'Industrie* du 21 avril : le portrait et la biographie complète de M. Durville, le magnétiseur connu.

Dans l'*Echo de Paris* du 15 mai : chronique d'E. Second sur le *magnétisme animal*.

Dans la *Vie Posthume* de mai : article très spirituel sur une *séance de spiritisme piétiste* ; c'est pris sur le vif. Un journal spirite seul pouvait donner cette satire du monde qu'il fréquente.

Dans la *Lumière* de mai, et précédents : compilation très curieuse sur le nombre trois ou ternaire, les trinités, les trilogies et les triades. Ce numéro, parlant du *Lotus* a cette phrase : « Si les spirites possèdent la vérité, rien ne peut les empêcher d'arriver au but providentiel, et toutes les forces divergentes des quatre points cardinaux mises en mouvement par les cervelles humaines ne pourraient éteindre un seul rayon fécond de la sagesse incréée. » Nous sommes absolument de cet avis, nous qui ne sommes pas spirites.

La *Vie moderne*, journal élégant, n'est pas ignorante, comme beaucoup de feuilles contemporaines, de ce qui se passe dans le monde de l'intelligence ; elle donne des notes très bien rédigées sur la théosophie, l'évolution mystique actuelle, la duchesse de Pomar et le *Lotus* dans ses numéros du 14 mai et du 4 juin, fort intéressants d'autre part.

Le *National* du 23 mai, et précédents, donne une série d'articles par P. Love, sur la *Suggestion* et les expériences hypnotiques de M. Moutin.

Le *Paris* du 23 mai : Montorgueil toujours spirituel, offre à ses lecteurs un baquet magnétique où plongent, pèle-mêle, Charcot, Scudéry, Maupassant, de Guaita, le comte de Gabalis, Fatma, Paulus, Géraudel, Moïse, Jésus, Bouddha et Mahomet, et intitule cela, *Fluides*.

La brave *Revue philosophique* fait sa petite enquête, elle est jalouse des lauriers de la Préfecture de police. Tous les abonnés ont reçu, le 1^{er} juin, une feuille à remplir, composée d'un questionnaire qui a pour but de déshabiller de la tête aux pieds, une personne nommée et de fouiller son passé, son présent, ses ancêtres, sa famille, sa religion, sa condition civile, ses goûts esthétiques, gastronomique, sexuels, sa santé, son caractère dans tous ses replis, etc. Toutes ces feuilles réunies constitueront le plus beau dossier qu'on ait

jamais vu. Il est vrai que c'est au nom de la *Science*, et comme tout le monde sait que la science est très pure est très morale, il n'y a rien à craindre. L'hypnotisme sert à cultiver des rosières, et les maisons de santé à tripler la fortune des malades. « Il y a là, comme dit la même *Revue* à propos du monde occulte, un état d'esprit qui mériterait d'être étudié au grand détail, ce que nous ne pouvons faire ici. »

Cela ne nous empêche pas de reconnaître que les bulletins de la Société de psychologie physiologique et la *Revue* elle-même sont très intéressants, et si nous en avions la place, nous montrerions que les rédacteurs de ces publications versent de temps en temps dans le mysticisme et les sciences occultes.

La *Revue spirite* des 15 novembre, 15 décembre et 1^{er} juin a un article de M. A. Vincent, sur *l'écriture automatique et la science*, qui est bien plus sensé que celui de M. Janet (*Revue philosophique* de mai), quoique ça s'appelle — je demande pardon — « *l'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques* ».

Le numéro du 1^{er} juillet de la même *Revue spirite* contient un article très beau de M. Fauvey sur la « réalité de la personnalité divine » qui détonne au milieu des *communications* des Socrates en vieux cerisier verni.

L'*Encyclopédie contemporaine* contient un superbe portrait de Mme la duchesse de Pomar et une magnifique annonce en première page ; l'usine Potin ne vient qu'en troisième page : la théosophie ne peut évidemment qu'en être flattée. Prochainement, ce sera le tour de Mme Anna Kingsford, pourvu que Géraudel ne passe pas avant !

Le *Messageur* de Liège donne une étude de notre frère R. Caillé sur *la légende de Buddha* ; cela fait plaisir de voir les modestes théosophes travailler ensemble, la main dans la main, à la propagation de la vérité pure.

Le *Temps* du 6 juillet : article d'Hugues Le Roux sur les fumeurs *d'opium* à Paris. La nouvelle *Revue des Sciences hypnotiques* commence une étude sur le *haschich* et ses effets ; nous avons expérimenté cette substance terrible, et nous croyons qu'il est difficile d'en parler mieux que Baudelaire.

Les *Sciences mystérieuses* : cette excellente petite revue belge fait connaître aux lecteurs français les expériences de *photographie transcendante*, qu'on ne pouvait lire que dans le *Light* anglais. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le texte de M. Aksakow, a été traduit du français en allemand, de l'allemand en anglais, et enfin de l'anglais en français : ce cercle un peu vicieux prouve la valeur qu'on attache à ces expériences.

Autres journaux : nous reviendrons probablement sur plusieurs critiques du *Lotus* et des ouvrages théosophiques, que nous n'avons pas la place de signaler ici.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Le Royaume de Dieu, par M. Alber Jhouney (chez Carré ; prix ?). Il y avait longtemps qu'on attendait en France un livre sur la cabale. Voici donc un ouvrage sérieux, présenté gravement, trop gravement, car on se méprendra sur le sens du titre et le but de l'auteur, mais au moins, une fois le livre ouvert, reconnaîtra-t-on à l'éblouissante lumière qui jaillit de chaque page, que l'on est en hautes sphères. Décidément, l'impulsion donnée par la Société théosophique, il y a une dizaine d'années, commence à produire des résultats. Ce livre demande une analyse consciencieuse que nous ne pouvons donner aujourd'hui. Disons cependant qu'il offre des points de ressemblance avec la *Bhagavat Gîtâ*.

L'Initiation sentimentale : par Joséphin Pcladan (Édinger édit. prix : 2 fr.) Deuxième roman de l'*Ethopée* dont le premier est « Curieux » et

le troisième sera « A cœur perdu ». Nous n'avons rien à dire des qualités littéraires de ces romans, elles s'imposent. M. Péladan est un cabaliste, si nous ne nous trompons pas, et ses ouvrages constituent certainement la partie littéraire de l'école occultiste et mystique à laquelle nous appartenons tous. Il suffit donc de les signaler pour que les personnes pas trop pudibondes se les procurent. Citons quelques belles phrases, au milieu de titres sadiques : « Les forces sentimentales défont la mensuration; leur thaumaturgie a lieu chaque fois qu'un être croit ou qu'il aime immensément ». — « A votre étonnement, chère princesse, je vois que vous êtes aussi ignorante qu'un ministre de l'instruction publique. » — « Il la mena à la porte du grand salon où les couples tournoyant évaporaient du désir parfumé ». — « Les mots sont des forces; dire catholique et ajouter *Amen*, c'est engager sa parole jusqu'au martyr. *Amen*, ce seul répons damne ou sauve, monte au ciel comme la fumée d'un sacrifice pieux ou descend aux enfers remuer les ferments du mal. Dire qu'il en soit ainsi, c'est adhérer à une puissance et créer une fatalité, se donner un bon ou mauvais génie; à quoi la postérité mesure-t-elles les gloires? A l'*Amen* d'une vie. L'*Amen* du jouisseur frappe l'écho éternel qui répond: néant. L'*Amen* de l'artiste lui promet l'éternelle beauté; et le saint n'est qu'un vivant *Amen* au Verbe de Jésus-Christ ». On croirait lire une dissertation sacrée d'un atcharya sur la syllabe AUM, celle qui rayonne sur la couverture du *Lotus*.

Le Satyre : par J. Rameau (chez Ollendorff; prix : 3 fr. 50). Ce roman pourrait être aussi appelé l'Initiation, mais pas sentimentale. C'est l'histoire émouvante d'un honnête homme qui devient pessimiste et meurt au moment où il allait devenir théosophe. C'est fâcheux, car sans cela nous aurions eu à parler d'un livre entrant dans notre programme. Cependant nous avons cru devoir signaler ce beau roman de notre collaborateur.

Les Forces non définies : Recherches historiques et expérimentales, par A. de Rochas, ancien élève de l'École polytechnique. (Chez Masson, éditeur prix : 15 fr.) Encore un livre qui marquera en cette année 1887 qui voit commencer la renaissance de l'occultisme à la barbe des académies les plus académiques. Vu l'importance de cet ouvrage d'un savant dont le nom restera dans l'histoire ainsi que celui de M. Gibier, en dehors de leurs valeurs personnelles, parce qu'ils ont eu une qualité qui n'est pas celle du savant généralement, c'est-à-dire du courage, nous ferons un compte-rendu détaillé des *Forces non définies*, dans un prochain numéro; mais nous tenons à dire dès maintenant que nous ne trouvons pas, comme la courtoise *Revue scientifique* (30 avril 1887) — dirigée par notre ancien frère Richet, — que « l'état de crédulité de l'auteur soit un peu accentué » et que « bien des savants regretteront de ne pouvoir mettre le livre *en bonne place* dans leur bibliothèque ». Si quelqu'un fait un jour la monographie du savant, qu'il n'oublie pas ce charmant détail : ils ont deux places dans leur bibliothèque.

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

— La Branche française, l'*Isis*, a reçu pour l'œuvre *théosophique*, de M. le docteur G..., la somme de 400 francs, de Mme la comtesse de Wachtmeister la somme de 25 francs, de Mme X... la somme de 1 fr. 50, de M. X... la somme de 1,500 francs. Les personnes qui désirent aider le mouvement, peuvent remettre ou envoyer leurs dons au secrétaire, F. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne.

— Une réunion de l'*Isis* a eu lieu le 19 juillet, rue des Petits-Carreaux. Notre frère M. Lemaître, venu exprès de province, a fait une conférence sur les

Conséquences sociales de la Théosophie, qui a été applaudie comme elle le méritait ; le point de vue de notre frère semblera bizarre à plusieurs, car il s'est posé franchement en matérialiste ; ce n'est pas nous qui y trouverons à redire, la vérité ayant plusieurs aspects. M. Papus a ensuite parlé, et bien parlé, sur les *occultistes français* au dix-neuvième siècle ; notre nouveau frère a bien fait rire les spirites présents en leur décrivant le *traitement du spirite*, tel qu'il se trouve dans une encyclopédie médicale célèbre.

En somme, bonne soirée promettant pour l'avenir. Nous répéterons que les personnes qui désirent entrer dans *l'Isis* doivent s'adresser à M. L. Dramard, 76, rue Claude-Bernard, qui leur communiquera le règlement.

— Notre infatigable et vénéré Président, M. Olcott, ayant quitté Ceylan le 19 février, continue ses visites aux Branches, organise, fait des conférences, fonde des bibliothèques locales, des écoles de sanscrit, etc. Le 21 février il était à Bombay, le 1^{er} mars à Bhaunagar, le 10, à Jewaghar ; puis à Jabalpour, à Bénarès, à Allahabad et à Cawnpore. Pendant ce temps, M. Leadbeater et M. Jadud Chandna Mitter de Calcutta font de bonne besogne à Ceylan.

— Le 21 mai, une nouvelle branche s'est organisée à Philadelphie, sous le nom de *Krishna Theosophical Society* ; Président, Carl F. Redwitz.

The Theosophist (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire de Juin** (traduction) : *Les études sur le bouddhisme*, par A.-P. Sinnett (fin). — *Théosophie pratique*, par Harij. — *Ha-Khoshe cah (une vision de l'infant)*, par Henry Pratt. — *Le divin mal de cœur*, par Gyanbhikshachari. — *Les Nuits arabes*, par A.-T. Banon. — *Tuer* (dialogue), par H. Mervyn. — *Kaivalyanaravita* de Sri Thandavaraya Swamygal. — *Revue* : par les Portes d'or ; la Psychologie Géométrique ; le Lotus. — *Supplément* : Catalogue de la Bibliothèque orientale d'Adyar.

Le Sphinx (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe Schleiden, à Leipzig ; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Juin** (traduction). — *L'anniversaire de la mort du Roi Louis 11 de Bavière*. — (Vieille leçon sur des faits nouveaux, par Wilhelm Daniel. — *Théorie scientifique de l'Etat d'après la mort*, par Karl du Prel. — *Appolonius de Tyane*, par Karl Kiesewetter. II En Inde et dans la Méditerranée. — *Données métaphysiques expérimentales : hypnotisme et posthypnotisme, recherches exécutées et exposées* par Albert von Notziug. — *La personnalité humaine d'après les données de l'hypnotisme* (fin), par Frédéric W. H. Myers. — *Variations de la personnalité*, par de Rochas. — *L'âme, ouvrages nouveaux sur ce sujet*, par Heinrich Biltz. — *Notes diverses* (l'Aura et la stigmatisation). — Schopenhauer et Jean Paul sur la croyance aux miracles et aux apparitions. — Les progrès dans le monde scientifique : la physiologie. — L'Immortalité. — Darwinisme et religion. — Réincarnation. — Fantômes de vivants. — Le vaisseau fantôme. — Nos prochains numéros. — Table des matières.

The Path (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W. Q. Judge ; abonnement 10 fr. — **Sommaire de Juin** (traduction) : *Lettres sur le vrai*, par Jasper Niemand. — *Notes sur les concepts primaires*, par J. D. Buck (fin). — *Le Lac et l'Étang*, par C. H. Hinton. — *Notes sur la lumière astrale*, par B. N. Acle. — *Quelques enseignements d'un mystique allemand*, tirés de l'œuvre de J. Keruning. — *Pensées de la solitude* (suite). — *Propos d'après-midi*, par Julius. — *Notes diverses* : le Lotus ; l'existence des Mahatmas...

Le Gérant : F. K. GABORIAU.

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

RENSEIGNEMENTS A L'USAGE DES ÉTRANGERS

La Société Théosophique a été fondée à New-York en novembre 1875. Ses fondateurs ont cru que la Science et la Religion gagneraient à une renaissance des anciennes littératures sanscrite, pâlie, zendé et autres, dans lesquelles les Sages et les Initiés ont conservé, à l'usage du genre humain, des vérités de la plus haute valeur, touchant l'homme et la nature. Il leur a semblé que pour faire face à l'envahissement d'un matérialisme par trop grossier et pour affermir le sentiment religieux qui tend à disparaître, il fallait créer une Société absolument étrangère à tout esprit de secte, réunissant sur un terrain de conciliation les hommes instruits de toutes les races, afin de travailler de cœur et d'âme à la recherche désintéressée de la vérité et à sa propagation parmi tous nos semblables indistinctement.

Voici, en quelques points, le but que s'est donné la Société Théosophique.

PREMIÈREMENT. — Former le noyau d'une Fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de race, de credo, de sexe ou de couleur.

SECONDEMENT. — Encourager l'étude des littératures, religions et sciences aryennes et orientales.

TROISIÈMEMENT. — (Objectif poursuivi par une partie des membres de la Société). Se livrer à l'investigation des lois inexplicables de la nature et des pouvoirs psychiques de l'homme. (Règlement de 1886)

On ne demande à aucun candidat se joignant à la Société quelles sont ses opinions religieuses, et il n'est pas permis de s'immiscer dans ses croyances, mais tout membre doit, avant son admission, promettre de montrer envers ses confrères la même tolérance que celle qu'il revendique pour lui-même.

Le Quartier général, les bureaux et le Comité de direction sont à Adyar, faubourg de Madras (Indes anglaises) où la Société possède une propriété de 27 acres et des bâtiments spacieux; l'un de ces bâtiments est consacré à la Bibliothèque orientale, l'autre contient une vaste salle où le Conseil général se réunit en Convention, le 27 décembre de chaque année.

La Société n'a pas encore de dotation, mais elle possède un noyau de fonds dont le placement produit un revenu servant à défrayer les dépenses courantes; actuellement, on a fait face à celles-ci à l'aide des droits d'entrée, des donations, et d'une légère souscription annuelle demandée à chaque membre. Aucun salaire n'est payé : tout l'ouvrage est fait par des volontaires qui reçoivent une nourriture simple et les objets d'habillement nécessaires, quand leurs moyens privés les mettent dans cette nécessité. Pour s'enrôler dans le personnel actif, avec ou sans résidence au quartier général, il faut en faire la demande au président du Conseil, préalablement et invariablement, et en obtenir un consentement écrit.

L'administrateur officiel de tous les biens de la Société est en ce moment son Président, et les legs et donations *doivent être faits en son nom personnel*, suivant la formule légale du code du pays où le testateur exécute son testament. La donation faite au nom de la Société n'est pas valide. L'emploi des fonds est contrôlé par le Conseil et, chaque année, un rapport sur la situation financière est rendu, vérifié et publié pour l'information générale. Le Conseil est composé d'office de tous les Présidents des Branches.

La Société, comme telle, est étrangère à la politique comme à tous les sujets qui ne rentrent pas dans sa sphère déclarée de travail. Le *Règlement* défend formellement aux membres de compromettre sa stricte neutralité en ces matières.

Le *Theosophist* est une propriété privée et ne sert à la Société que pour répandre les nouvelles officielles. Elle n'est pas responsable du reste des écrits.

De nombreuses Branches de la Société se sont formées en différentes parties du monde et de nouvelles s'organisent constamment. Chaque Branche ordonne ses statuts et dirige ses propres affaires locales sans l'intervention du Quartier général; à condition cependant que les règles fondamentales de la Société ne soient point violées.

La personne désireuse de se joindre à la Société devra s'adresser à la Branche locale, s'il en existe; si non, au président, à Adyar. Une feuille lui sera fournie qu'elle devra signer, de concert avec deux membres qui lui serviront de parrains, et elle aura à payer une cotisation d'entrée de 25 francs, plus la souscription de 2 fr. 50, de la première année, d'avance. Si le postulant ne connaît pas de membres pour se faire recommander, il pourra correspondre directement avec le président. S'il est accepté, il recevra d'Adyar un diplôme gravé, portant le cachet de la Société et lui donnant le titre de membre. Une personne ne peut appartenir à deux Branches simultanément, mais si elle change de résidence, elle peut changer de Branche avec le consentement de celle à laquelle elle désire se joindre. Sa qualité de Membre de la Société Théosophique est indépendante de son association à une Branche.

Les Branches suivantes sont celles qui existaient à la date du 30 septembre 1836 :

États-Unis d'Amérique. — New-York; Philadelphie; Boston; Malden; Rochester; Cincinnati; Saint-Louis; San-Francisco; Los Angeles; Washington, D. C.; Chicago; Aldrich; Ala.

Grande-Bretagne. — Londres; Edimbourg; Dublin.

Continent-Européen. — Elberfeld; Corfou; Odessa; La Haye; Paris.

Australie. — Brisbane.

Afrique. — Queenstown, Colonie du Cap (en formation).

Indes Occidentales. — Saint-Thomas, Port-au-Prince (en formation).

Ceylan. — Colombo; Kandy; Galle; Matara; Bentota; Panadure; Welitara.

Les renseignements au sujet des affaires de Section bouddhique de la Société Théosophique, doivent être demandés, au secrétaire de la Société Théosophique de Colombo, 61, Maliban Saint-Pettah, Colombo, qui se fera également un plaisir de recevoir les visiteurs, spécialement les théosophes débarquant dans ce port.

Birmanie britannique. — Rangoun.

Inde. — Adoni; Aligarh; Allahabad; Anantapur; Arcot; Arni; Arrah; Bangalore City; Bangalore Cantonment; Bankipore; Bankura; Bara Banki; Bareilly (Oudh); Baroda; Beauleah; Bellary; Benares; Berhampore; Bhagulpore; Bhavnagar; Bhowonipore; Bolaram; Bombay; Burdwan; Calcutta; Cawnpore; Chakdighi; Chingleput; Chinsurah; Chittoor; Coconada; Coimbatore; Coimbatonum; Cuddalore; Dacca; Dakshineshvar; Darjiling; Delhi; Dindigul; Dumraon; Durbungha; Fatehgarh; Fyzabad; Ghazipore; Gooty; Gorakhpur; Guntoor; Gya; Hoshangabad; Howrah; Hyderabad; Jamalpore; Jessore; Jeypore; Jubbulpore; Karur; Kapurthaja; Karwar; Kishuaghur; Kurnool; Lucknow; Madras; Madura; Mayaveram; Meerut; Midnapore; Moradabad; Muddehpoora; Nagpur; Narail; Negapatam; Nellore; Noakhali; Ootacamund; Orai; Palligat; Paramakudi; Periakulam; Pondicherry; Poona; Rae Bareilly; Rawalpindi; Saidpur; Searsole; Secunderabad; Seoni-Chappara; Sholapore; Siliguri; Simla; Srivillipattur; Tanjore; Tinnevely; Tiruppatur; Trevandrum; Trichinopoly; Vellore; Vizianagram.

Le nombre des chartes accordées jusqu'à ce jour, s'élève à 136.

Pour les renseignements on est prié de s'adresser : **En France**, à M. L. Dramard, 76, rue Claude-Bernard (en son absence à M. F. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris). — **En Angleterre**, à miss F. Arundale, 77, Elgin Crescent, W. Londres. — **En Allemagne**, à Herr Franz Gebhard, 17, Platzhoffstrasse, Elberfeld. — **En Russie**, à M. Gustave Zorn, Odessa. Dans les Iles Ioniennes, à Otho Alexander, Esq., Corfou. — **En Amérique**, à W.-Q. Judge, Box 2659, New-York. — **En Australie**, à W. H. Terry, Esq., Melbourne. — **Dans l'Afrique du Sud**, à J. M. Parsonson, Esq., Queenstown. — **Dans les Indes Occidentales**, à Chas. E. Taylor, Esq., Saint-Thomas. — **En Birmanie**, à Norman Duncn, Esq., Rangoun. — **Dans l'Inde**, au Président de la Société, au quartier général, à Adyar, Madras.

Les affaires d'argent peuvent être traitées avec M. T. Vija Raghava Charlu, secrétaire de la S. T., à Adyar, Madras (Inde Anglaise) pendant la maladie du trésorier.

Les envois d'argent pour le compte de la Société peuvent s'effectuer par mandats-poste anglais payables « to The Secretary T. S. » ou des valeurs toujours à l'ordre de H.-S. Olcott au nom de qui est le compte de la Société, à Londres. Lorsqu'on le juge plus facile, on peut faire les paiements à Miss F. Arundale (adresse donnée ci-dessous).

On peut se procurer les publications de la Société chez les agents dont les noms suivent :

Paris, Georges Carré, boulevard Saint-Germain, 112. — **Londres**, George Redway, 15, York str. Covent Garden; ou Miss Arundale, 77, Elgin Crescent, Notting Hill. — **New York**, The Fowler and Wells Co., 753, Broadway. Brentano Bros., 5 Union Square. — **Boston**, Colby and Rich, Bosworth Street; Cupples Upham et C^o, 283, Washington St.; Occult Publishing C^o. — **Chicago**, J. C. Bundy, La Salle Street. — **Australie**, W. H. Terry, 81, Russel Street, Melbourne. — **Chine**, Kelly and Walsh, Shanghai. — **Indes Occ.**, C. E. Taylor, St. Thomas. — **Ceylan**, J. R. De Silva, Surveyor General's Office, Colombo. — Don Timothy Karunaratne, Kandy. — **Inde**, *Calcutta*, Norendro, Nat Sen, *Indian Mirror* Office; *Bombay*, Tukaram Tayta, 23, Rampart Row, Fort; *Madras*, L. Venkata Varadarajulu Naidu, Royapetta High Road; *Bangalore*, A. Narainswamy Moodelliar et C^o, Mysore Hall; *Rangoon*, Norman Duncan, Superintendent Fire Department Dalhousie Street; *Lucknow*, Pandit Jwala Prasad Sankhadhara, Kaisarbagh; *Jubbulpore*, Kalicharan Bose, Head Master, City Aided School; *Bhagalpore* Ladli Mohun Glose Medical Practitioner.

Noms des fonctionnaires pour l'année courante :

Président, Henry S. Olcott; *Secrétaire-Correspondant*, H. P. Blavatsky; *Secrétaires*, A. J. Cooper-Oakley, T. Vijayaraghava Charlou, C. Leadbeater; *Trésorier*, N. C. Mukerji; *Trésorier-Assistant*, Miss Francesca Arundale.

LIVRES

DONT LA LECTURE EST RECOMMANDÉE AUX THÉOSOPHISTES

On peut se procurer ces livres ainsi que tous ceux qui sont cités dans le **LOTUS**, chez M. CARRÉ, libraire-éditeur, 112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

LIVRES EN FRANÇAIS

Le Monde occulte , traduction d' <i>Occult World</i> de A. P. Sinnett, augmenté d'une préface, d'une postface et de notes. 366 pages (franco).	3 50
La Science occulte , étude sur la doctrine ésotérique, par L. Dramard. 2 ^e édition (franco). 1 »	
Le Bouddhisme selon le canon de l'Eglise du Sud, traduction de la 14 ^e édition de <i>Buddhist Catechism</i> de H. S. Olcott; augmenté de notes (franco). 1 50	
La Théosophie Bouddhiste , par lady Caithness, duchesse de Pomar.	2 »
Lumière sur le Sentier (traité de sagesse orientale), traduction de <i>Light on the Path</i> , édition américaine, broché.	1 25
Relié comme un livre de poche	3 50
La Nouvelle Théosophie , par J. Baissac (Revue de l'Histoire des Religions. Tome X, n ^o 1). » »	
Épique de M ^{me} Blavatsky à M. T. (Bulletin de la Société d'études psychologiques).	0 50
Ma Dernière , <i>ibid.</i>	0 50
Essai de Sciences maudites (1 ^{re} partie, au seuil du mystère), par S. de Guaita	2 »
La Bhagavat Gita , poème indien, traduit par Em. Burnouf (accompagné du texte).	5 »
La Mission des Juifs , par Saint-Yves d'Alveydre. Prix.	20 »
Le Spiritisme , par le Dr P. Gibier.	4 »
Les Forces non définies , par A. de Rochas	15 »
L'Humanité Posthume , par J. d'Assier	3 50
Terre et Ciel , par J. Reynaud	7 »
La Pluralité des mondes habités , par Flammarion	3 50
Dieu dans la Nature , <i>ibid.</i>	4 »
Contemplations scientifiques	3 50
Le Lendemain de la mort , par L. Figuiet.	3 50
La Bible dans l'Inde , par L. Jacolliot.	6 »
Le Spiritisme dans le monde , <i>ibid.</i>	6 »
Histoire philosophique et politique de l'Occulte , par F. Fabart.	50

L'Homme et l'Intelligence , par Ch. Richet	3 50
La Vie et la Pensée , par E. Burnouf.	7 »
De la Suggestion mentale , par le Dr Ochrowsicz. Prix	5 »
Psychologie transformiste (évolution de l'intelligence), par Bourguès.	1 »
La Chute d'un ange , par A. de Lamartine	3 50
Le Pape , par V. Hugo.	0 50
Religion et Religions , <i>ibid.</i> } Ensemble.	1 »
L'Anc , <i>ibid.</i>	
Louis Lambert et Saraphitus , par H. Balzac. Prix.	1 25
Ursule Mirouet , <i>ibid.</i>	1 25
Les Paradis artificiels , par C. Beaudelaire	3 50
Zanoni , par B. Lytton.	2 50
Les Civilisations de l'Inde , par le Dr Le Bon (édition de luxe).	30 »

LIVRES EN ANGLAIS ET AUTRES LANGUES

<i>The Purpose of Theosophy</i> , by M ^{re} A. P. Sinnett. — <i>Esoteric Buddhism</i> , by A. P. Sinnett. — <i>Isis Unveiled</i> , by H. P. Blavatsky. — <i>Five Years of Theosophy</i> . — <i>The Idyll of the Wite Lotus</i> by M. C. — <i>Man, Fragments of Forgotten History</i> , by two chelas. — <i>Magic, white and black</i> , by F. Hartmann. — <i>Theosophy, Religion, and Occult Science</i> , by H. S. Olcott. — <i>The Nature and Aim of Theosophy</i> , by J. D. Buck. — <i>The Yoga Philosophy</i> , by Patandjaly. — <i>The Light of Asia</i> , by Ed. Arnold. — <i>People from the other World</i> , by H. S. Olcott. — <i>A Strange Story</i> , by Lytton. — <i>The Coming Race</i> , by do. — <i>Karma</i> , a novel by A. P. Sinnett. — <i>United</i> , a novel by same. — <i>Incidents in the Life of M^{me} Blavatsky</i> , by the same. — <i>Paracelsus: an Adept of Secret Science</i> , by F. Hartmann. — <i>Les 108 Oupanishads</i> en sanscrit et caractères télougous (en un volume). — <i>La Bhagavat Gita</i> en sanscrit et en caractères dévanagari (jolie édition de poche). — <i>Nombreux ouvrages</i> en ourdou, hind., tamul, bengali, allemand, suédois.

SOMMAIRE DU N° 1 (MARS 1887) :

Hartmann : Diagramme symbolique. — **Hartmann** : Explication du diagramme. — **X** : Ce que c'est que la théosophie. — **H.-P. Blavatsky** : Les apparitions, les esprits de la réincarnation. — **L. Ch. Barlet** : L'Initiation. — **F. Dramard** : La question sociale. — **Amaravella** : Charlatans ! — **J. Rameau** : La mort de Dieu (poésie). **Un médecin marathi** : Comment on jeûne dans l'Inde. — **X** : Merlatti et la doctrine védique au sujet du jeûne. — Pensées. — Choses et Faits divers. — Revue des Conférences, Réunions, Théâtres, etc. — Revue des Journaux et Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petites Nouvelles théosophiques. — Hommage à M^{me} Blavatsky.

SOMMAIRE DU N° 2 (AVRIL 1887) :

X : Antiquité des Védas. — **X** : Chélas réguliers et chélas laïques. — **Ch. Barlet** : L'Initiation. — **Un chéla** : L'Elixir de Vie. — **Hans Pfaal** : Causerie philosophique. — **D^r N. C.** : Deux livres sur la polarité humaine. — **Abbé de Villars** : Le comte de Gabalis. — **Jean Rameau** : Prière au Soleil (poésie. — Note rectificative. — Pensées. — Choses et Faits divers. — Revue des Conférences, etc. — Revue des Journaux et Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petit Bulletin théosophique.

SOMMAIRE DU N° 3 (MAI 1887) :

Mohini M. Chatterji : Théories en Mythologie comparée. — **Un chéla** : L'Elixir de Vie. — **Papus** : Autre aspect du Diagramme symbolique. **Ch. Barlet** : L'Initiation. — **W. Ashton Ellis** : La Théosophie dans les ouvrages de Richard Wagner. — **Papus** : La Pierre Philosophale prouvée par des faits. — **R. Caillié** : Pauvres Bêtes ! — **J. Rameau** : Vers les Astres (poésie). — Revue des Publications nouvelles. — Petit Bulletin théosophique.

SOMMAIRE DU N° 4 (JUIN 1887) :

H. P. Blavatsky : Juges ou Calomniateurs ? — **Ch. Barlet** : L'Initiation. **Bert. Keightley** : La Doctrine Secrète. — **W. Ashton Ellis** : La Théosophie dans les ouvrages de Richard Wagner. — **R. Caillié** : Pauvres Bêtes ! **Abbé de Villars** : Le comte de Gabalis. — **Jean Rameau** : L'Idole de Boue (poésie). — Pensées. — Choses et Faits divers. — Revue des Conférences, etc. — Revue des Journaux et Périodiques. — Revue des Publications nouvelles. — Petit Bulletin théosophique.
